

THÈSE
pour le Doctorat en Médecine

Par Louis COURTADON

né à Clermont Ferrand, le 17 août 1885

327

LES DERNIERS VALOIS
SONT-ILS MORTS EMPOISONNÉS ?

Président : { M. CHAUFFARD, *professeur.*
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ~~de Médecine~~ *de Médecine*
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY
8, Rue Casimir-Delavigne, 8.
(Près de la Faculté de Médecine et de l'Odéon)

327

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

THÈSE

pour le Doctorat en Médecine

Par Louis COURTADON

né à Clermont-Ferrand, le 17 août 1885

LES DERNIERS VALOIS SONT-ILS MORTS EMPOISONNÉS ?



Président : { M. CHAUFFARD, professeur.
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

PARIS
LIBRAIRIE DES FACULTÉS DE MÉDECINE
OLLIER-HENRY
8, Rue Casimir-Delavigne, 8

(Près de la Faculté de Médecine et de l'Odéon)

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

	Doyen	M. LANDOUZY
	Professeurs	MM.
Anatomie		NICOLAS
Physiologie		CH. RICHET
Physique médicale		GARIEL
Chimie organique et chimie générale		GAUTIER
Parasitologie et Histoire naturelle médicale		BLANCHARD
Pathologie et Thérapeutique générales		ACHARD
Pathologie médicale		{ WIDAL
		{ DEJERINE
Pathologie chirurgicale		LANNELONGUE
Anatomie pathologique		PIERRE MARIE
Histologie		PRENANT
Opérations et appareils		HARTMANN
Pharmacologie et matière médicale		POUCHET
Thérapeutique		GILBERT
Hygiène		CHANTEMESSE
Médecine légale		THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie.		CHAUFFARD
Pathologie expérimentale et comparée		ROGER
Clinique médicale		{ HAYEM
		{ DIEULAFOY
		{ DEBOVE
		{ LANDOUZY
Maladies des enfants		HUTINEL
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.		GILBERT BALLEZ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques		GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux		RAYMOND
Clinique chirurgicale		{ PIERREDEL BET
		{ QUENU
		{ RECLUS
		{ SEGOND
Clinique ophtalmologique		DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires		ALBARRAN
Clinique d'accouchements		{ BAR
		{ PINARD
		{ RIBEMONT-DES-
		{ SAIGNES
Clinique gynécologique		POZZI
Clinique chirurgicale infantile		KIRMISSON
Clinique thérapeutique		A. ROBIN
Agrégés en exercice		
MM.		
AUVRAY	CUNÉO	LAUNOIS
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE
BRANCA	DESGREZ	LEGREY
BEZANÇON FERN.	DUVAL PIERRE	LENORMANT
BRINDEAU	GOSSET	LÉPER
BROCA ANDRÉ	GOUGET	MACAIGNE
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD
CARNOT	JEANSELME	MARION
CASTAIGNE	JOUSSET ANDRÉ	MORESTIN
CLAUDE	LABBÉ MARCEL	MULON
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX
		NOBÉCOURT
		OMBREDANNE
		POTOCKI
		PROUST
		RENON
		RICHAUD
		RIEFFEL
		SICARD
		ZIMMERN

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR CHAUFFARD

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR

AVANT-PROPOS

« Partir, c'est mourir un peu ». Ce n'est donc pas sans regret que je dis adieu à mes études médicales. Avant de tourner la dernière page d'un livre, on s'attarde toujours quelque peu et, si la lecture en fut agréable, on se souvient avec délices des péripéties du roman.

Ils me sont particulièrement chers, les souvenirs que m'ont laissés les années passées soit à l'Hôtel-Dieu de Clermont, soit dans les hôpitaux de Paris. Aussi, à mes maîtres de l'Ecole de Clermont et de la Faculté de Paris, j'offre l'hommage de ma respectueuse affection et de mon souvenir reconnaissant.

M. le professeur Chauffard a bien voulu accepter la présidence de ma thèse. Je le prie de bien vouloir recevoir ici l'hommage de ma sincère gratitude pour le grand honneur qu'il me fait.

Durant mon séjour à Paris, l'amitié du Docteur Giron

contribua à alléger mon isolement. Je n'oublierai jamais les sages conseils qu'il me donna depuis le premier soir de mon arrivée. Qu'il me permette de l'assurer de mon entier dévouement. Et quelle joie n'aurais-je pas à retrouver à mes côtés, en ces ultimes jours de Paris, M^e Dussert, le Dr Marmoiton et Guy Teisset, avec qui tant de soirées se sont passées, empreintes d'une si charmante et profonde amitié!

INTRODUCTION

Il y a pour le médecin, un côté de l'histoire plein d'intérêt : quand on voit de notables personnages disparaître presque subitement, on se prend à réfléchir et on se demande la raison de morts si rapides. Le crime et la maladie sont de grands agents politiques qui viennent parfois briser les combinaisons les mieux établies et l'historien, quoique guidé par les mémoires contemporains, peut bien errer à une époque où la toxicologie n'était pas née, où l'anatomie pathologique était inconnue.

Les contemporains des époques tourmentées, terrifiés par les crimes dont ils sont témoins, croient voir partout des victimes. Ainsi pour le pape Alexandre VI Borgia, mort cependant du paludisme ; ainsi pour Madame, belle-sœur de Louis XIV, victime d'un ulcère rond, d'après Brouardel.

Quelque troublée qu'ait été la période de la Renaissance, il serait exagéré de dater de ce temps l'épidémie d'empoisonnements qui ne cessa guère qu'après l'Affaire des Poisons, à la fin du XVII^e siècle ; dans la France du moyen-âge, les crimes furent sans doute aussi nombreux ; mais nous les connaissons mal faute de documents.

On n'est que trop porté à rendre responsable de cet état de choses l'influence italienne à la Cour de France, influence que l'on fait remonter à Charles VIII ; on n'a pas assez remarqué la présence constante de gentilshommes et de banquiers italiens à la Cour de ses prédécesseurs et même au temps des Capétiens directs. (1) Aussi, croyons-nous qu'il faut chercher ailleurs que dans des raisons politiques la cause de ces empoisonnements répétés : dans la sécurité presque complète des empoisonneurs dont on ne pouvait prouver les méfaits.

C'est pour démontrer qu'ils furent moins fréquents qu'on ne le suppose, que nous avons choisi notre sujet de thèse ; Catherine de Médicis a commis assez de crimes ; point n'est besoin de l'accuser encore de l'empoisonnement de ses enfants.

Laissant de côté la vie psychologique des fils de Henri II (particulièrement bien étudiée par M. DUSOLIER (2), nous essayerons d'établir la mort naturelle de ces rois.

(1) Il est très curieux de constater dans les libellés contre Blanche de Castille et le cardinal Saint Ange, légat du pape, le même ton qu'on retrouvera sous Anne d'Autriche et Mazarin. Et la Fronde de 1226-1229 ne ressemble-t-elle pas par plus d'un trait à celle de la jeunesse de Louis XIV ?

(2) DUSOLIER. *Psychologie des derniers Valois*. — Thèse de Lyon 1895-1896.

Auparavant, il nous a semblé nécessaire de faire connaître les poisons en usage sous la Renaissance, et d'après Ambroise Paré, nous étudierons leur mode d'action. Entrant ensuite dans le vif du sujet, après quelques mots sur leurs antécédents héréditaires, nous passerons en revue la vie pathologique et la mort de François II, Charles IX, Henri III et du duc d'Alençon.

CHAPITRE I

LES POISONS

Si nous jetons un coup d'œil sur la façon dont on faisait la cuisine au XVI^e siècle, nous comprendrons aisément combien il était facile de glisser des substances toxiques dans les mets ; on peut même dire que cette cuisine favorisait, et de beaucoup, la multiplicité des crimes.

Le pain ne présentait pas du tout l'aspect que nous lui connaissons. Il était fait de farines plus ou moins épurées ; on lui donnait la forme de galettes cuites au four dans lesquelles le sel, très cher à cette époque, était remplacé par de l'anis pulvérisé. On posait et on découpait les viandes sur ces galettes qui prenaient le nom de tranchoirs. Les convives ne les mangeaient qu'à la fin du repas, en guise de gâteaux, lorsqu'elles avaient été bien humectées par les sauces et le jus du rôti.

Pendant le repas, les divers plats de viande étaient arrosés avec le jus de fruits acides. Préparés avec des sauces vendues par les vinaigriers, moutardiers... leur goût était encore relevé par des condiments variés ; les sauces les plus simples étaient faites de grains de blé vert pilés et de vinaigre pur et aromatisé. Les cuisiniers apprêtaient des soupes pour tous les goûts. Rabelais prétend qu'ils en connaissaient soixante-dix recettes ; les épices formaient leur base principale.

Les fromages aussi étaient très usités ; plus d'une fois ils durent servir d'excipient aux matières toxiques, leur saveur forte s'y prêtant admirablement.

Les vins de nos ancêtres n'avaient aussi que des ressemblances fort éloignées avec les nôtres ; les liqueurs étant alors presque inconnues, on fabriquait des vins épicés, des vins cuits, d'ambre, de framboises, de cerises, de grenades... qui en tenaient lieu. On buvait encore la cervoise, la bière, la godale et tous les oxymels extraits du piment, du genièvre, de la poix résine, des pommes, de la sauge, de la lavande...

Tous ces liquides avaient par conséquent des goûts fort prononcés et étaient nécessairement presque toujours troubles. De plus, on ne les servait point dans des verres transparents comme aujourd'hui, mais dans de la vaisselle d'argent ou d'étain qui empêchait les convives d'apprécier la limpidité de ce qu'on leur servait. L'usage courant des condiments prêtait encore un précieux concours aux empoisonneurs et l'on voit combien leur tâche était facilitée.

En possession de ces données, si nous cherchons à identifier les poisons usités au XVI^e siècle (1), nous verrons que ce n'est point chose facile, les substances employées étant rarement mentionnées. Chez tous les médecins et chirurgiens de l'époque, il est vrai, il y a un long chapitre sur les venins car Ambroise Paré, Zacchias, Cardan, Porta, Petrus de Abano... ont traité cette question dans tous les sens. Celui d'Ambroise Paré (2) résume toutes les connaissances que l'on avait alors sur eux ; aussi y puiserons nous largement.

Poisons minéraux

L'ARSENIC était, sans aucun doute, le poison minéral le plus fréquemment employé au XVI^e siècle. Connue depuis la plus haute antiquité, son usage ne s'était jamais perdu. Il avait l'avantage d'être fort répandu dans le commerce sous le nom de *mort aux rats*, d'être très toxique sous un petit volume, d'avoir un goût douceâtre facile à dissimuler, enfin d'assurer l'impunité à ceux qui s'en servaient, les médecins ne sachant pas encore le découvrir dans un cadavre. Nous le trouvons constamment à la cour ; c'est l'arme des rois et de l'aristocratie.

(1) A. BENOIT : *De l'empoisonnement criminel en général*. Thèse de Lyon 1888. — D^r A. MASSON : *La Sorcellerie et la science des poisons au XVII^e siècle*. 1 volume, Paris, Hachette, 1904.

(2) *Œuvres complètes d'AMBROISE PARÉ*, publiées par F-J Malgaigne, 3 volumes, Paris, Baillière 1840-1841. Livre XXIII. *traitant des centes et morsure des chiens enragés et autres morsures et piqueures de bête^s venimeuses* », in Tome III. p. 283 et suiv.

Sous la Renaissance, son usage devient courant et s'in-filtre dans toutes les classes de la société. Il servait de base aux nombreuses compositions vénéneuses des Italiens, qui y excellaient et le répandirent en France.

Il n'était pas employé à l'état de pureté, mais sous la forme d'*arsenic sublimé* (acide arsénieux) : on savait en effet que, si l'on fait brûler à l'air libre des terres arsenicales, il s'en dégage une poudre blanche éminemment toxique. Ses composés sulfureux étaient également connus : le *réagal* (sulfure rouge) et l'*orpiment* (sulfure jaune) ; mais ils étaient d'un usage moins facile, parce que moins solubles, donc plus difficiles à dissimuler.

Ambroise Paré décrit les symptômes de l'empoisonnement aigu par l'arsenic : « Ceux qui ont pris du sublimé, subit la langue et le gosier leur deviennent si âpres que s'ils avaient pris du jus de pommes vertes, laquelle âpreté ne se peut ôter par nuls gargarismes lénitifs, sinon qu'avec grande difficulté et longueur de temps, car subit qu'il est descendu en l'estomac il s'attache contre ; pour cette cause, il le ronge et l'ulcère peu de temps après. Il cause une soif insatiable et des angoisses indicibles ; il survient enflure à la langue, défaillance de cœur, suppression d'urine, difficulté de respirer, tranchées au ventre et à l'estomach intolérables, avec une contorsion des membres si grande que si on n'y remédie promptement les pauvres empoisonnés meurent, les estomachs et intestins rongés et percés et de couleur noire, comme si un feu ardent y eut passé. Les patients jettent le sang par les oreilles, nez, bouche, par la verge et le siège ».

Aussi est-ce sous des formes multiples que l'arsenic était absorbé par les victimes. Le plus souvent, les criminels le mélangeaient aux aliments soit pulvérisé soit en solution. Ils savaient d'ailleurs que les effets de la poudre étaient bien moins violents que ceux de *l'eau* (c'est à dire d'une solution concentrée d'acide arsénieux), car cette solution se mêle très facilement au vin ou à l'eau qu'elle n'altère nullement. Du reste, ce que nous avons dit de la cuisine de l'époque nous dispense de montrer combien il était facile de dissimuler ce poison dans les aliments soit liquides soit solides.

On commettait aussi avec de l'arsenic des empoisonnements chroniques ; par de petites doses, on provoquait l'éclosion d'une maladie et, quand elle était bien avérée et connue de tous, une plus forte amenait la mort. Dans ce cas, le poison était donné soit par la bouche avec des aliments, soit par des lavements. Les clystères étaient en effet fort en honneur à cette époque et les médecins les ordonnaient pour le moindre malaise.

Ainsi donc, ce procédé de la solution arsenicale était commode, efficace, partant très employé, mais il pouvait éveiller la défiance chez des gens qu'effrayaient déjà les bruits d'empoisonnement. Ceux-ci pouvaient parfaitement, s'ils avaient quelques présomptions, priver les personnes suspectes de boire devant eux le liquide empoisonné. Aussi fallut-il avoir recours à des moyens plus ingénieux qui ne fussent pas susceptibles d'éveiller les soupçons.

C'est alors que les criminels employèrent le procédé de la chemise empoisonnée. On sait que l'arsenic appliqué sur

l'épiderme produit, après un contact prolongé, des éruptions diverses allant de l'érythème à l'ulcération. Le derme mis à nu, la matière toxique est très facilement absorbée ; en même temps, se produisent des pertes de substance vastes et très profondes. La chemise intoxiquée provoquait donc de graves désordres sur l'épiderme des organes génitaux, lésions que les médecins de l'époque attribuaient à la Syphilis.

Le « truc » de la chemise éventé, on se servit des chaussures. Mais ce procédé était bien inférieur au précédent : d'abord la chaussure n'est pas en contact direct avec la peau du patient, puis la surface d'absorption du poison est très restreinte.

L'imagination populaire prêtait aux empoisonneurs des procédés qui tiennent de la légende. C'est ainsi que l'on prétend que le fameux Calpurnius tuait ses femmes en leur introduisant avec le doigt de l'acide arsénieux dans le vagin : « *digito interficiebat uxores* (1) ». Zacchias raconte même que Ladislas fut empoisonné par son pénis qui avait absorbé de l'acide arsénieux introduit dans le vagin de sa maîtresse.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule version en cours sur la mort de ce prince ; Cabanès et Nass (2) citent la suivante : « Ladislas, roi de Naples, assiégeait Florence. Il fit dire aux habitants de la ville que, s'ils lui livraient la plus belle

(1) ZACCHIAS. *Questiones medico-legales*. Lipsiæ, Imp. E. Rehefel, dii, 1630.

(2) CABANÈS ET NASS. *Poisons et sortilèges*. Plon et Nourrit, Paris 1903.

des Florentines, il lèverait le siège. Les Florentins lui envoyèrent une jeune vierge de la plus grande beauté, fille d'un médecin grec. Avant de se séparer d'elle, son père lui attacha au cou un mouchoir de prix noué si fortement que nul n'aurait pu le détacher. Transporté de joie à sa vue, dit un historien, le roi lui fit franchir tout cérémonial. Mais à peine au comble de ses vœux, il était mort ; le mouchoir avait été empoisonné. L'effet du poison était d'autant plus sûr que l'ardeur de l'amour, en ouvrant les pores du prince, avait ouvert mille portes à sa mort. La jeune fille eut le même sort. »

Un autre moyen de donner l'acide arsénieux, très en honneur dans l'aristocratie, était les bijoux empoisonnés. Le plus souvent il s'agissait de bague munie d'un réservoir contenant la solution qu'on pouvait verser au moment propice sur les aliments de la victime. A la séance du 11 avril 1889, M. Gaillard de la Dionnerie a fait à la Société des antiquaires de l'Ouest, à Poitiers, une communication sur une bague de cette nature (1).

Il existe d'autres modèles de ces bagues ; certaines étaient munies de griffes empoisonnées. Mais il est peu probable que, dans ce cas, l'acide arsénieux fut seul employé, car la quantité retenue sur les aspérités de l'anneau devait être trop minime pour provoquer une intoxication rapide.

C'est également à cette époque que le prince Salvelli pria la personne dont il voulait se débarrasser de prendre

(1) On trouvera cette communication et la photographie de la bague in BROUARDEL : *Les empoisonnements criminels et accidentels*. Paris, Bailière 1902 (Voir l'appendice).

elle même dans un coffret un objet qu'il désirait lui montrer. La clef qu'il lui tendait pour l'ouvrir était munie de griffes empoisonnées.

D'autres enduisaient de poison un seul côté de la lame d'un couteau ; de telle sorte qu'en coupant un fruit on en obtenait deux morceaux : un intact, qu'on pouvait manger impunément, l'autre toxique, qu'on réservait à la victime. Le secret de ces mystérieuses compositions n'est pas parvenu jusqu'à nous : on sait qu'elles avaient toutes pour base l'acide arsénieux, mais on ne connaît pas les substances auxquelles on l'associait.

Mais ces moyens étaient trop simples pour l'esprit raffiné des Italiens toujours en quête de nouveau dans l'art de donner la mort. Leurs plus illustres familles possédaient des mixturés toxiques dont le secret se transmettait de génération en génération sans jamais transpirer en dehors.

Le poison des Borgia est la plus célèbre de ces compositions : on ne connaît malheureusement pas toutes les substances qui le formaient : Il portait le nom de *cantarella*. C'était au dire de Saole Sovio « une espèce de poudre blanchâtre qui ressemble en quelque manière à du sucre et dont on avait fait épreuve sur un grand nombre de pauvres innocents qui en étaient morts dans un misérable état. »

C'était un poison complexe dans la composition duquel entraient des substances minérales et organiques. Le principe en est le suivant : Lorsqu'on empoisonne un animal par une substance quelconque et que l'on recueille ensuite

les liquides qui s'échappent de son cadavre en putréfaction, ceux-ci renferment un poison très violent et beaucoup plus toxique que ne l'était la matière première cause de la mort (1). Ces liquides contiennent en effet le poison primitif profondément modifié par son passage dans le milieu vivant.

Les alcaloïdes qui prennent naissance dans ce milieu organique sont, d'après Armand Gauthier, des ptomaïnes, provenant de la putréfaction des cadavres, des leucomaïnes dues aux fermentations normales ou anormales, enfin des toxines élaborées par les microbes pathogènes. Ces alcaloïdes se combinent donc étroitement avec les métaux ou métalloïdes accidentellement introduits dans l'organisme et donnent ainsi des composés stables excessivement toxiques.

Voilà donc un moyen très simple d'exalter la virulence d'un poison. Son passage à travers un corps organique le dotera d'un pouvoir toxique plus grand. De même que l'on obtient l'exaltation du virus rabique par exemple en l'inoculant au lapin, on a ainsi *une gamme de virulences progressives*.

La préparation de la cantarella était la suivante : on prenait un porc, ou de préférence une truie sur le point de mettre bas : on lui administrait de l'arsenic à dose suffisante pour provoquer la mort. Quand l'animal était mort, on lui ouvrait le ventre, on saupoudrait d'acide arsénieux ses organes abdominaux et on attendait que la putréfaction fut

(1) CHAPUIS. *Précis de toxicologie*, Paris, Baillière 1882.

complète. Les liquides qui s'écoulaient étaient concentrés par évaporation et sous forme d'une poudre blanche ils représentaient le fameux poison.

Dans une préparation, nous retrouvons cette association : dans le *venin crapaudin* « Les meschans bourreaux et empoisonneurs, dit Ambroise Paré, font plusieurs venins desquels il faut plutôt taire que dire; exaliation, morsures, bave et urine des crapauds sont fort venimeux ». Voici comment on procédait ; on empoisonnait un crapaud par de petites doses d'arsenic ; on l'excitait en le battant pour lui faire sécréter son venin et on le saupoudrait comme précédemment en attendant la putréfaction. Ce poison très virulent était souvent utilisé au XVI^e siècle. Ambroise Paré dit l'avoir retrouvé dans le cadavre d'un empoisonné dont il pratiqua l'autopsie (?)

II. — Comme nous l'avons déjà vu, le reagal et l'orpiment étaient d'un emploi moins facile et moins fréquent. Voici en quels termes les décrit Ambroise Paré :

« Le REAGAL, pour être de nature fort chaude et sèche, induit soif, échauffaison et chaleur par tout le corps, avec telle consommation de toutes les humidités, qu'encor que l'on sauve la vie aux patients par prompts et souverains remèdes, deviennent-ils toutefois perclus de leurs membres par véhémence dessiccation et contractions à toutes les jointures. Son alexitère est l'huile de pignolat donnée promptement jusqu'à demi-livre et puis vomir, après donner à boire du lait, et en faire clystères, et nourrir le malade de bouillon gras.

« L'ORPIMENT que les grecs appeloient *arsenicum*, pris en

breuvage ronge l'estomach et les intestins avec grandes douleurs ; il cause une soif intolérable avec aspreté de la gorge, difficulté de respirer, suppression d'urine et dysenterie. Il faut remédier avec toutes choses qui ont vertu d'éteindre son acrimonie, et qui sont relaxants et humectants comme le suc de guimauve, vioiliers de mars, décoction de graines de lin, bouillon gras... »

III. — Les autres poisons minéraux étaient fort peu employés et, le plus souvent, ne donnaient lieu qu'à des empoisonnements accidentels. On peut citer : *l'eau forte* et *le vitriol* employés en lavements, — *le sublimé*, déjà connu comme antisypilitique et qu'on pouvait se procurer facilement.

Le *ver-de-gris* « étoupe si fort les conduits de la respiration qu'il étouffe ceux qui en auront avalé. »

L'escaille d'airain « cause flux de ventre et grands vomissements qui provient des douleurs de l'estomach. »

La *litharge* « bue, cause une pesanteur d'estomach et du ventre, empesche d'uriner et rend le corps enflé ou livide. »

La *limeure de plomb* ou *merde de fer* « fait de grands tourments à ceux qui en auront pris par en dedans. » — La *ééruse* « cause hocquets et la toux et rend la langue sèche et les extrémités du corps froides et stupides et leurs yeux clinettent toujours et souvent en plein jour : il semble aux malades qu'ils voient quelque fantôme ; leur urine est noire et souvent sanglante, et s'ils ne sont promptement secourus, ils suffoquent et meurent. » — *L'aimant* « rend fols ceux qui en ont pris ». Enfin le *plâtre* « s'endurcit comme pierre

en l'estomach et ceux qui en ont avalé estranglent parce-qu'il resserre les conduits de la respiration ».

Poisons végétaux

Les poisons végétaux, très employés au moyen-âge, furent presque délaissés dès que les Italiens eurent montré tous les avantages des minéraux et en eurent enseigné l'emploi à la France. Cependant, ils étaient souvent en cause. Voici quelles étaient les plantes les plus fréquemment employées :

L'opium passait pour le meilleur des poisons végétaux ; le pavot était la plante toxique par excellence ; c'est lui que l'on trouve comme base dans la préparation des tisanes si en honneur chez les empoisonneurs du temps parce que c'est une plante commune dont la culture est à la portée de tous. Mais les tentatives que les empoisonneurs essayaient contre leurs victimes restaient souvent stériles, car ils n'avaient guère à leur disposition que l'opium en nature ou l'eau de pavot, substances moins actives. L'empoisonnement devait se pratiquer soit par l'ingestion de ces substances, soit par lavements.

La *mandragore*, prise en petite quantité, procure des hallucinations : « elle assoupit les sens, rend les hommes lâches et sans aucune force et les endort ». Son histoire est intimement liée à celle de l'anesthésie : c'est en effet une des premières substances employées par les médecins pour

diminuer la douleur des opérations. *L'ioraie* avait à peu près les vertus de la mandragore.

La *cigüe*, connue depuis la plus haute antiquité, « cause vertigine, troublant l'entendement, tellement qu'on diroit les malades être enragés; elle offusque la vue, provoque hocquets, rend les extrémités toutes gelées, cause convulsions; la trachée-artère serrée et estoupée, ils meurent comme si on les étrangloit. »

L'*aconit* « causé vertigine et la perturbation de l'intelligence, grande pesanteur d'estomach et au ventre et fait peter souvent. »

On employait aussi toute sorte de purgatifs violents : l'*épurge*, dont les graines contiennent un principe drastique très énergique et dont l'ingestion à haute dose produit des phénomènes d'intoxication; le *pignon blanc*, drastique très actif et qui passait pour un poison violent.

La *sardonia* « rend les hommes insensés, induisant une convulsion et distension des nerfs, telles que les lèvres se retirent, en sorte qu'il semble que le malade rit, dont est venu en proverbe *ris sardonien*, pour un ris malheureux et mortel.»

Le *napellus*, « chaud au quatrième degré, tue en trois jours au maximum, sinon le malade tombe en fièvre hectique ou en mal caduc. Il produit de l'inflammation des lèvres, de l'enflure de la langue qui sort de la bouche, de la projection des yeux hors de l'orbite, des syncopes, vertiges et paralysie des membres inférieurs. »

Le *dorycnium* provoque des sanglots continuels; une salivation abondante « fait jeter le sang par la bouche, et par

en bas une certaine matière baveuse, ainsi qu'on voit ès-dysenterie et coquesangue.»

La racine de *solanum manicum* cause des visions assez plaisantes, rend les personnes insensées et devient mortelle à la dose de quatre drachmes.

Par l'absorption de la *jusquiame*, froide au quatrième degré, « les malades sortent tellement hors du sens que l'imagination en eux troublée pense qu'on les fouette par tout le corps, légayant et bramant comme des ânes, puis hennissant ainsi que des chevaux. »

Les gens empoisonnés par la *belladone* étaient en proie à de véritables hallucinations (1); ils se croyaient tous métamorphosés en animaux; les uns nageaient sur le sol comme des phoques; les autres marchaient comme des oies, d'autres broutaient l'herbe comme des bœufs... On leur donnait à boire du vin dans lequel avaient macéré des racines pulvérisées de belladone, ou bien on en saupoudrait les mets.

Restaient enfin les champignons vénéneux.

Poisons animaux

Nous voulons parler de la *cantharide* dont les propriétés apodisiaques étaient bien connues à cette époque. Les magiciens et les sorciers en usaient constamment et elle formait la base des breuvages destinés à inspirer l'amour : aussi le plus souvent la mort était-elle accidentelle.

Quand cette poudre était donnée à dose toxique, on observait des accidents forts graves, d'après Ambroise

(1) PORTA, *Magia naturalis*, Lyon. 1561.

Paré : « Le premier est que le malade sent au goût comme poix noire fondue, qui procède des humeurs vaporeuses fondues en l'estomach et au foie par la véhémence chaleur putredineuse de leur poison. » Puis il éprouvait une sensation de chaleur dans les intestins, avait de la diarrhée séreuse, une fièvre ardente et des symptômes du côté de l'appareil urinaire « inflammation, excoriation et ulcère avec extrême douleur, érection de la verge et tumeur aux hommes et aux femmes de toutes leurs parties génitales, qui fait que l'urine sort en moindre quantité, voire souvente fois les patients pissent le sang tout pur. »

Nous ne nous arrêterons pas à discuter la valeur des autres poisons extraits des animaux ; les superstitieux seuls attachaient de l'importance à leur action. Le lièvre marin et la licorne n'étaient vénéreux qu'autant qu'on avait confiance en eux ; aujourd'hui on les range parmi les animaux fabuleux et leur souvenir ne persiste plus qu'à l'état de légende.

Parfums.

Les exemples de ces empoisonnements seraient, paraît-il, nombreux : Jeanne d'Albret, empoisonnée par des gants de senteur ; le pape Clément, par « la vapeur d'une torche envenimée » dit Ambroise Paré ; le Cardinal de Lorraine, victime de vapeurs vénéreuses que dégagèrent des pièces d'or spécialement préparées à son intention.

Le secret de ces préparations n'est pas parvenu jusqu'à

nous ; pour les expliquer, on est obligé d'avoir recourt à des hypothèses : on a supposé que les gants de senteur étaient ainsi fabriqués : dans une boîte de plomb, on faisait fermenter diverses plantes (jusquiame, mandragore, belladone, pavot) ; des gants placés dans cette boîte s'imprégnaient des vapeurs dégagées et devenaient ainsi susceptibles de donner la mort.

On a accusé aussi l'acide cyanhydrique (1). Les physiiciens de la Renaissance savaient que la distillation de l'eau de fleurs de pêcher donnait naissance à un poison très violent. On a parlé des couleurs d'aniline : étaient elles connues au XVI^e siècle ? On a été jusqu'à citer le curare.

Mais, outre que la mort aurait été moins rapide par ce mécanisme et que ces gants ou objets divers auraient été aussi toxiques pour les préparateurs que pour les destinataires, on peut encore faire une autre objection : toutes les morts attribuées à ces poisons peuvent être mises sur le compte de causes naturelles (la phtisie pour Jeanne d'Albret par exemple). Les parfums-poisons n'existent donc que dans l'imagination populaire et doivent être rangés dans la légende.

Théorie des poisons

Ambroise Paré a créé la toxicologie française : avant lui cependant Arnaud de Villeneuve, en 1475, avait super-

(1) CHAPUIS, *Traité de toxicologie*, Paris, 1882,

ficiellement traité la question des poisons ; plus tard Fabricice d'Aquapendente avait effleuré le même sujet. Paré écrit en tête de son livre XXIII (1) « Cinq choses m'ont incité de colliger des anciens ce petit traité des venins, dont la première est afin d'instruire le jeune chirurgien des remèdes qu'il doit user pour promptement subvenir aux affliges en attendant le secours du docte médecin ; la seconde afin qu'il puisse avoir vraie et exacte cognoissance de ceux qui pourroient s'être empoisonnés pour fidèlement en faire rapport à justice lorsqu'il en sera requis... la quatrième afin que chacun se puisse préserver d'être empoisonné et subvenir aux accidents ».

« Pour donc entrer en matière nous commencerons par la division des venins en général. . . . Et dirons premièrement que venin ou poison est une chose laquelle étant entrée ou appliquée au corps humain a la vertu de combattre et de vaincre : non plus ny moins que le corps est victorieux de la nourriture qu'il prend journellement qui se fait par qualitez manifestes ou par propriétés occultes et secrettes. Le Conciliateur, (2) au livre qu'il a fait, *Des Venins* : dit que tout venin pris dans le corps de toutes ses propriétés est du tout contraire à la viande, de laquelle nous sommes nourris. Car, comme la viande se convertit en sang et rend toutes les parties semblables aux membres lesquels principalement elle nourrit, se mettant au lieu de ce qui continuellement s'escoule de nostre corps, se resout et consom-

(1) AMBROISE PARÉ, *op. cit.* T. III, p. 283 et 284.

(2) PETRUS DE ABANO : *Tractatus de Venenis*, 1473.

me, ainsi le venin tout au contraire transmue le corps et les membres qu'il touche en une nature particulière et venimeuse. Donc ne plus ny moins que tous animaux et tous fruits, que la terre produit, se pouvans convertir en aliments, si nous les mangeons se tournent en nourriture, ainsi, à l'opposé, les choses venimeuses prises dedans le corps rendent tous les membres de notre corps venimeux. Car comme tout agent est plus fort que le patient, ainsi le venin par sa plus grande force surmonte notre substance et la convertit en sa nature venimeuse(1)... Et pour ce, les anciens, grands inquisiteurs des choses naturelles, ont dit que le venin tue les hommes d'autant qu'il corrompt la température et complexion de leur corps.»

Ambroise Paré divise les poisons en deux grandes classes, ceux qui opèrent par leurs qualités élémentaires et manifestes et ceux qui opèrent par leurs qualités spécifiques et occultes.

Il ne s'appesantit pas sur ces derniers, car « ils ont cette nature de l'influence du ciel qui ne s'esmeut jamais à faire sa propre action, sans que l'objet de son contraire se présente. » Dans cette catégorie il faisait entrer tous les venins

(1) Cette opinion fort ingénieuse, après avoir été décriée jusqu'à la découverte des microbes et de leurs produits, ne pourrait-elle être relevée de l'injuste oubli où elle était tombée? En généralisant cette théorie, en l'appliquant non plus aux venins mais aux maladies infectieuses, ne doit-on pas voir dans Paré le précurseur des savants qui isolent les toxines et montrent leur action sur l'organisme? La dernière phrase que nous avons citée ne contient-elle pas, en substance, la théorie infectieuse?

dont l'action était difficile à expliquer : la torpille qui stupéfie le bras de celui qui la touche, le lièvre marin qui gâte les poumons, les cantharides qui blessent la vessie, enfin les parfums dont il expliquait ainsi l'action : « Si l'air est envenimé, il altère nos esprits et corrompt nos humeurs et infecte toutes les parties nobles et principalement le cœur et alors il se fait un combat entre le venin et la nature, laquelle, si elle est plus forte, par sa vertu expulsive les chasse dehors par la sternutation et vomissements, sueurs et flux de ventre ou par autres manières. Au contraire, si le venin est plus fort, nature demeure vaincue, et par conséquent la mort s'ensuit avec griefs et divers accidents, selon la nature et qualité du venin ».

Les venins qui opèrent par leurs qualités élémentaires et manifestes se subdivisent eux-mêmes en poisons chauds, froids, secs et humides.

Les uns doués d'une chaleur excessive provoquent une inflammation de la langue, du gosier et de toutes les parties internes. Leur chaleur est quelquefois doublée d'une force corrosive et putréfactive ; ils causent alors des désordres considérables dans l'estomach et les intestins : ce sont l'arsenic, le réagal, l'orpiment, le sublimé et le vert de gris...

Les autres, doués d'une excessive froideur causent le sommeil, des convulsions, de grandes sueurs froides, rendent le visage hideux et jaunâtre et entraînent une mort rapide ; de ce nombre sont le pavot, la mandragore, la cigüe, la jusquiame, la morelle...

Les venins secs sont presque toujours chauds. « Ils rendent la langue aride et la gorge sèche avec une soif non

extinguible ; le ventre se resserre et les aultres parties intérieures, ainsi que le parchemin fait devant le feu, » l'urine se supprime, de même que les autres secrétions. Dans cette classe rentrent : la litharge, la céruse, la limure de plomb, l'écaille d'airain, le plâtre...

Enfin, les venins humides causent un perpétuel sommeil et comme principal symptôme amènent la gangrène des extrémités : la morsure des serpents, le charbon, les anthrax pestiférés, la vérole grande et petite, sont des types de ces venins.

Telle est la classification des venins au XVI^e siècle. Elle est entièrement basée sur les signes extérieurs par lesquels ils manifestaient leur action. Aux sueurs correspondaient les venins humides ; à la soif et à la suppression des urines, les secs ; au sommeil, les froids ; aux brûlures de la gorge et de l'œsophage, les chauds. Nous avons dû abandonner cette classification ; elle avait du moins le mérite de la simplicité.

Diagnostie des empoisonnements

Ambroise Paré va encore nous faire connaître les symptômes de l'empoisonnement : « Nous connaissons un homme estre empoisonné, par quelque façon que ce soit, quand il se plaint d'une grande pesanteur de tout le corps qui faict qu'il se déplait en soi-mesme, quand de l'estomach il lui monte quelque gout horrible à la bouche, tout autre que les viandes communes ne font, quelques mauvaises qu'elles soient; quand la couleur de la face se change, main-

tenant livide, tantost citrine ou de toute autre couleur estrange et difforme ; quand il sent nausées et volonté de vomir ; quand il a inquiétude de tout le corps et qu'il luy semble que tout tourne sens dessus-dessous ; quand sans apparence de grande et insigne chaleur ou froideur, le malade tombe en une défaillance de cœur avec une sueur froide. » A ces symptômes venaient se joindre les signes particuliers à chacun des poisons notés plus haut et qui permettaient parfois de diagnostiquer la substance ingérée.

De l'examen des vomissements, le médecin tirait peu de conclusions ; les recherches chimiques étant inconnues à cette époque, ce procédé était souvent illusoire. On avait parfois recours à l'expérience sur un chien : on lui faisait avaler une partie des matières vomies et si, à son tour, il était incommodé, le diagnostic était confirmé. On pouvait donc, par ces deux méthodes, arriver parfois à établir la réalité d'un empoisonnement.

Lorsque la victime était morte, le médecin en pratiquait l'autopsie. Nous en donnons deux relations plus loin (1). Si le corps était livide, couvert de taches, exhalant une odeur très-mauvaise, ayant les ongles noirs et ne tenant presque plus aux doigts, la bouche écumante, il y avait déjà de fortes présomptions en faveur de l'hypothèse d'un décès par le poison. Si l'examen intérieur révélait des traces de corrosion dans l'œsophage ou l'estomac, des taches noires dans les intestins, du sang congelé autour du cœur ou dans l'estomac, il n'y avait plus de doute, l'hypothèse

(1) Voir page 92 celle de Charles IX et page 101 celle de Henri III.

était pleinement confirmée. Mais on ne pratiquait aucune expérience avec les organes et les médecins, qui connaissaient l'odeur alliagée de l'arsenic calciné, ne songèrent jamais à traiter de la même façon les liquides ou les parois de l'estomac.

Nous voyons donc sur quel petit nombre de renseignements pouvait compter le médecin légiste; la toxicologie étant encore inconnue, les conclusions restaient presque toujours douteuses, et cette impunité dont jouissaient les criminels nous explique la crise d'empoisonnements de la Renaissance.

CHAPITRE II

ANTÉCÉDENTS HÉRÉDITAIRES

Quels étaient les antécédents de famille des derniers Valois ? Une cruelle hérédité a-t-elle pesée sur leur lignée ? Fils de Henri II et de Catherine de Médicis, ils descendaient de François I^{er} d'une part et de la branche des Médicis de l'autre.

I. — Le futur FRANÇOIS I^{er} naquit à Cognac le 12 septembre 1494. Duc d'Angoulême et héritier présomptif de la couronne, il se maria en 1514 à l'âge de 20 ans. Il avait dès cette époque une réputation de libertinage bien établie, et il s'est trouvé des historiens pour mettre sa paillardise au nombre des hauts faits du restaurateur des Lettres, du fondateur du Collège de France, du protecteur de Léonard de Vinci. Écoutons Brantôme : « Le Roy François ayma fort aussy et trop, caressant, jeune et libre sans différence, il embrassoit qui l'une qui l'autre, comme de ce temps, tel n'estoit pas galand qui ne fust putassier par tout indifféremment : dont il en prinst la grande vérole qui lui avan-

ça ses jours et ne mourut guère vieulx, car il n'avoit que 54 ans, ce qui n'estoit rien ».

De qui François I^{er} avait-il contracté la syphilis ? A en croire Brantôme, elle se serait assise sur le trône avec le roi, car il dit crûment que, si la reine Anne de Bretagne eût vécu, jamais elle n'eût consenti au mariage de François I^{er} avec sa fille, car elle prévoyait le mauvais traitement qu'elle en devait recevoir « d'autant que le Roy lui donna la verolle qui luy advança ses jours (1) ». La jeune reine mourut à Blois en 1524 après dix ans de mariage et avait donné naissance à sept enfants.

D'après les *Mémoires historiques et secrets concernant les rois de France* par d'Argens, la belle duchesse d'Etampes, qui, née en 1508, devint la favorite du roi en 1526 à l'âge de dix-huit ans, aurait été infectée de la syphilis, ce qui ne l'empêcha pas de vivre jusqu'à 68 ans.

Quant à l'anecdote plus ou moins véridique de la Belle Feronnière, elle porte la date de 1539 ; elle est par conséquent bien postérieure au mariage du roi et à la naissance de ses enfants. Donc, s'il est avéré que François I^{er} était syphilitique, il ne l'est pas moins que ses enfants ne furent pas de hérédospecifics. Voici, en effet, ce qu'écrit Varillas, historiographe de Gaston duc d'Orléans : « Deux célèbres événements terminèrent l'année 1538 : l'un fust la

(1) BRANTÔME, *les Dames Illustres*, Discours VI, *Madame Claude de France*. — Voir aussi SAUVAL : *Mémoire concernant les amours des rois de France*. Paris 1739 ; in-12, p. 41-241. — CHEREAU : *Les médecins de François I^{er}* ; Union médicale 1863, n° 87-88.

longue maladie du roy dans Compiègne, causée par un ulcère aux parties que la pudeur défend de nommer ; Sa Majesté en guérit alors, mais elle en mourut neuf ans après (1) ».

Sa vie ayant été très licentieuse, le vulgaire put attribuer à la fistule vésico-périnéale dont il mourut une origine syphilitique, confusion que le public fait encore volontiers aujourd'hui ; peut être cette fistule était elle due à ses excès antérieurs, car tous les historiens sérieux de l'époque : Martin du Bellay, Tavannes, Varillas, Gaillard... parlent d'abus des jouissances physiques, de débauches, d'excès ayant amené la mort : « Les dames plus que les ans lui causèrent la mort » écrit à cette époque Gaspard de Saulx, seigneur de Tavannes.

Pendant son séjour à Madrid, il fut affecté de mélancolie ; avant sa mort, il vit disparaître deux de ses filles et ses deux fils aînés emportés par des maladies ressortissant de très près à la Tuberculose pulmonaire.

Il faut donc en rabattre de cette opinion contenue dans ce tercet si connu :

L'an quinze cent quarante-sept,
François mourut à Rambouillet
De la vérole qu'il avait.

Les causes de sa mort sont complexes et on peut croire qu'il a succombé, consumé à la fois par les embarras politiques, par les jouissances d'une vie de fatigues et de plai-

(1) CHEREAU, *op. cit.*

sir de toute nature (à l'exception de ceux de la table), à une fistule vésico-périnéale, reste probable, mais non certain, de maladie vénérienne (1).

II. — HENRI II était né le 31 mars 1518, c'est-à-dire vingt ans avant que son père ne contractât la syphilis. Au reste, il n'avait point l'allure d'un hérédospécifique : il était grand, robuste et ne mourut qu'après 40 ans et encore de mort violente (méningo-encéphalite traumatique). En lui pourtant commence la dégénérescence. Il ne tenait guère de son père que sous le rapport des qualités physiques. « C'était un prince de belle prestance et honneste accueil », adroit, dispos, le plus habile écuyer, le plus rapide coureur, le plus agile sauteur de sa cour ; les facultés du corps semblaient s'être développées chez lui au dépens des facultés intellectuelles. Aussi indolent d'esprit qu'actif de corps, il redoutait surtout d'être obligé de penser par lui-même : ses beaux traits sans expression, son œil terne et sans éclairs révélaient cette absence de force compréhensive et de volonté propre. Il avait « un naturel de soy-mesure fort débonnaire et tant plus aisé à tromper, de sorte qu'il ne voyoit et ne jugeoit que par les oreilles et avis de ceux qui le possédoient. » Sa faveur n'était pas sujette aux dangereux retours si fréquents dans la faveur des rois ; il avait dans ses affections une constance qui pouvait procéder également de la bonté de son cœur et de la paresse de son esprit esclave de l'habitude (2). Voilà bien les marques d'une décadence profonde. De plus, Henri II était hypospade, c'était

(1) CULLERIER : *De quelle maladie est mort François 1^{er}* ? Broché in-8° 1856.

(2) HENRI MARTIN, *Histoire de France au xv^e siècle*.

une infirmité dont il riait lui-même avec ses courtisans. Une de ses sœurs mourut tuberculeuse ; peut-être y eut-il échappé s'il n'eût été tué dans un tournoi par le comte de Montgomery (30 juin 1559).

III. CATHERINE DE MÉDICIS était issue d'une famille qui avait eu de beaux jours, mais déjà la dégénérescence s'y était installée. Son père Laurent, petit-fils de Laurent le Magnifique et neveu du pape Léon X, avait vu ses jours abrégés par une vie de débauche et des excès de toutes sortes. Quant à elle, faible et malade, elle vécut jusqu'à 70 ans. Lorsqu'elle se maria, elle avait 14 ans et n'était pas nubile. Tous les témoignages du temps rapportent qu'elle eut ses règles fort tard. Catherine resta dix années stérile. Le roi désespérait d'avoir des enfants lorsque le conseil lui fut donné d'essayer si, au moment des règles, la reine pourrait être fécondée. Le conseil était bon : Catherine devint grosse et elle eut dix enfants.

IV. — Le père hypospade, la mère tardivement menstruée, les enfants furent conçus pendant les règles. « Tous les mois, la femme est en instance de folie, » a dit Michelet. Or « certains troubles psychiques passagers peuvent, lorsqu'ils existent au moment de la conception, déterminer chez le produit un état névropathique. Cette influence de l'état psychique des parents au moment de la conception sur celui de leurs enfants avait frappé les esprits bien avant que les médecins s'en fussent occupés (1) ». Rien

(1) FÈRE : *la famille névropathique*. Archives de neurologie, 1887.

d'étonnant à ce que le bilan psychologique des derniers Valois fut peu brillant : L'un meurt à la fleur de sa jeunesse, arrêté dans son effort physique et intellectuel ; le second est à moitié fou ; le troisième commet des aberrations sexuelles extraordinaires ; le dernier enfin est un agité et un instable.

Pour une maladie dite secrète, la syphilis du grand-père fit assurément grand bruit en son temps. Peut-être le peuple en étendit-il dans son esprit les ravages aux petits-fils et peut-être est-ce cet héritage que visent les mots de « sang corrompu dans toute sa masse (1) » dont se sert d'Aubigné après De Thou. Cette version populaire, assez vague en somme, est celle qu'adopte en la précisant l'historien du peuple, Michelet : « Dans leur enfance surtout, dit-il en parlant des enfants d'Henri II et de Catherine de Médicis, la bouffissure héréditaire de Médicis se surenflait d'humeurs mauvaises trop visiblement héritées des deux grands-pères : François I, malade dès seize ans, Laurent qui meurt à vingt ans, consumé jusqu'aux os (2). Ce mal épouvantable sautait parfois une génération ; indulgent pour Henri II et Catherine de Médicis, il retomba d'aplomb sur les petits-fils qu'il mina sous diverses formes. Il nous délivra des Valois » (3). C'est bien mal connaître la syphilis

(1) AGRIPPA D'AUBIGNÉ : *Histoire universelle*, édition publiée par le baron A. de Ruble. Paris, 1884. T. I., p. 251.

(2) Laurent II de Médicis, né le 13 septembre 1492, mort le 28 avril 1519, mourut donc à 26 ans et quelques mois.

(3) JULES MICHELET : *Histoire de France au xvi^e siècle ; guerres de religion*, Paris, 1887, p. 179.

et ses habitudes que de la faire sauter par dessus une génération. Ce n'est pas ainsi qu'elle procède, elle use de plus de continuité dans sa marche. La syphilis héréditaire ne peut atteindre le petit-fils qu'à condition d'avoir entaché le père ou la mère. Or Henri II et Catherine de Médicis, malgré les antécédents de l'un de leur auteur, semblent bien s'en être montrés absolument indemnes. Grosse difficulté, on le voit, qui n'embarrassait point Michelet.

Henri II, de son mariage avec Catherine de Médicis eut dix enfants : 5 garçons et 5 filles.

1) FRANÇOIS II, né en 1544, mort en 1560 à 17 ans.

2) ELISABETH DE FRANCE, née en 1545, troisième femme de Philippe II roi d'Espagne, morte en 1568, à 23 ans ; elle laissa deux filles.

3) CLAUDE DE FRANCE, née en 1547, mariée à Charles III duc de Lorraine le 5 février 1558. Elle eut neuf enfants et aurait succombé, d'après Brantôme, à la suite de couches dont il rend responsable une « vieille sage-femme et grosse yvrognesse de Paris. » Elle mourut en 1575 à 27 ans.

4) LOUIS, DUC D'ORLÉANS, né en 1548, mort en 1550 à deux ans et demie.

5) CHARLES IX, Maximilien, né en 1550, mort en 1574 à 24 ans.

6) HENRI III (duc d'Orléans, puis duc d'Anjou), né en 1551, assassiné en 1589, à 38 ans.

7) MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre et première femme d'Henri IV. Née en 1553, elle mourut sans enfant à Paris en 1615, à 62 ans.

8) FRANÇOIS, DUC D'ALENÇON (puis duc d'Anjou) né en 1554, mort en 1584 à 30 ans.

9) et 10) JEANNE ET VICTOIRE, jumelles, nées le 23 juin 1556, mortes la première à six semaines, la seconde en naissant.

Nous n'étudierons que les quatre qui ont joué un rôle dans l'histoire de France : François II, Charles IX, Henri III et le Duc d'Alençon.

CHAPITRE III

FRANÇOIS II

A la mort de François II, le bruit courut, et très vite se répandit parmi le peuple, que le roi était mort empoisonné. Beaucaire de Péguillon est le premier qui ait rapporté le bruit suivant lequel Ambroise Paré aurait été l'un des empoisonneurs. *Venenam*, dit-il, *ab Ambrosio, chirurgico calviano in Regis aurem inditum ferunt*. (1) » De même circula l'histoire du bonnet que le roi portait à la chasse et dans la coiffe duquel Ambroise Paré aurait trouvé une poudre blanche suspecte.

Les légendes créées par l'imagination sont souvent au-dessous de la vérité : celle-ci est de ce nombre. Non-seulement le petit roi mourut, mais il vécut empoisonné ;

(1) *Rerum Gallicarum Commentarii ab anno Christi MCCCCLXI ad annum MDLXXX, opus posthumum, auctore FRANCISCO BELCARIO PEGUILLONE*, 1625. — Né en 1514, mort en 1591, et ardent catholique, il avait été attaché à la fortune du Cardinal de Lorraine, dont il fut le précepteur.

et ce poison, point n'était besoin de l'aller quérir au dehors: comme tout enfant atteint d'une suppuration chronique de l'oreille qui verse sans trêve des produits septiques dans la circulation, ce poison il le portait en lui.

Symptomatologie

Régnier de la Planche, confident du Connétable de Montmorency et appelé un moment à la Cour par Catherine de Médicis en 1560, eut sans doute tout le loisir de considérer le jeune roi: il avait alors 16 ans et demi et avait succédé comme roi de France, le 16 juillet 1559, à Henri II. Il le dépeint ainsi vers le début de son règne si court (1): « Ce prince mal sain et qui dès son enfance avoit montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ny mousché... avoit un visage blafard et bouffi... comme aussi se formoit une corruption en l'une de ses oreilles qui faisoit l'office du nez lequel il avoit fort camus. » La suppuration de l'oreille qu'il nous apprend d'ailleurs être l'oreille gauche aurait, dit-il, « existé de tout temps. (2) » A. de Thou s'exprime en des termes à peu près semblables: « Quoiqu'il en soit, d't-il, il est certain que le roi né d'une mère réglée très tard, avait été dès l'enfance d'une mau-

(1) *Histoire de l'Etat de France, tant de la république què de la religion, sous le règne de François II, par RÉGNIER DE LA PLANCHE*, T. I, p. 74. — in *Histoire de France par les écrivains contemporains*, publiée par P. PARIS et MENNECHET, 1836.

(2) *Op. cit.*, T. II, p. 115.

vaise santé; à savoir que, ne mouchant jamais et ne crachant que rarement les humeurs qui l'incommodaient, celles-ci avaient pendant ce temps pris leur cours par l'oreille, le cerveau se déchargeant de ce côté contre l'ordre naturel, ce qui à la fin amena cette putréfaction qui causa sa mort.» (1)

A. d'Aubigné représente François II en 1559 « la face plombée et boutonnée, l'haleine puante et autres mauvais signes de santé... Cette chose cy est vraye que la Royne (Catherine de Médicis) avoit eu ses menstrues si tard que son fils estoit de ceux qu'on appelle mal-nez, ne se purgeant ni par le nez, ni par la bouche, laquelle il portoit ouverte pour prendre son vent, dont se forma un abcez à l'oreille et puis ses coliques fréquentes, marques mortelles à tel aage ne promettoient de lui aucune durée aux plus advisez (2). »

Comme les enfants dont le nez ou l'arrière-nez est obstrué, François II parlait du nez. « Il avoit apporté du ventre de sa mère une grande cacochymie. L'obstruction du crible du cerveau qui le faisoit parler du nez et les taches qui paraissoient en sa face rouges et livides estoient signes évidents d'une mauvaise habitude et d'une

(1) D. A. THUANI (De Thou): *Historiarum sui temporis libri CXXXVIII*. Francfort, 1625. Traduction de Desfontaines... 1734. T. III, p. 466. — Voir aussi: *Histoire de France* par FR. DE MÉZERAY, 1685. T. III, p. 42 et 43; il ne fait guère que traduire De Thou.

(2) *Histoire universelle* par AGRIPPA D'AUBIGNÉ, T. I., p. 251.

courte vie (1). » Un huguenot du temps le raille dans une âpre invective d'avoir eu l'oreille sourde à la voie du Christ et insiste sur l'équivoque avec cruauté :

....Henrici deinceps sectans vestigia patris,
Franciscus, in'elix puer,
Clamantem Christum surda dum negligit aure,
Aure putrefacta cornuit.
.... Surdi, hæc spectacula, reges,
Vos sapere vel mori jubent (2).

Enfin, il n'est pas jusqu'au développement de sa physiologie qui n'ait, comme chez les Adenôïdiens subi quelque retard : ses traits étaient enfantins. A voir l'émail de Léonard Limousin (au musée du Louvre), la tête ne semble-t-elle pas bien pouparde pour dominer les épaules. Cependant sa taille était celle d'un jeune homme de son âge, en dépit de sa « petite complexion ».

Ny mal croissant de taille ou de structure,

dit un des vers cités plus loin, témoignage qui confirme celui d'un ambassadeur vénitien Soranzo qui, en 1558, le juge « grand pour son âge ».

La puberté fut chez lui longue à s'éveiller. Certaines

(1) *Histoire de François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, par feu PIERRE MATHIEU, conseiller du Roy et historiographe de France, Paris, 1631. Deux volumes in-folio. T. I., p. 208.*

(2) Vers cités par Pierre de la Place, in *Choix de chroniques et mémoires sur l'histoire de France, par J.-A.-C. BUCHON. — Commentaires de l'Estat de la religion et république sous les rois Henri et François seconds et Charles neufviesme, par PIERRE DE LA PLACE, p. 77.*

familiarités avec la « fort jolie petite fille » qui devait être sa femme avaient été bien faites cependant pour solliciter chez lui l'évolution du sexe (1). Le 24 avril 1558, on l'avait marié à Marie Stuart, reine d'Ecosse, plus âgée que lui de quelques semaines (étant née le 8 décembre 1542) et très en avance pour son âge, « grande et belle (2) ». Il avait 15 ans et 3 mois et n'était pas pubère. Au dire de R. de la Planche, il ne l'était pas encore au début de son règne qui s'ouvrit plus d'un an après.

A ce moment, « quelques médecins, faits de la main de ceux de Guise, les advertirent secrètement de pourvoir à leurs affaires, d'autant que ce prince n'estoit pour la faire lonyue. Et davantage qu'ils ne se devoient attendre que la royne leur niepce eust aucuns enfans, s'ils ne venoyent d'autres que de luy, tant pour les causes susdites que pour ce qu'il avoit les parties génératrices du tout constipées et empeschées, sans faire aucune action (3) ». Ainsi, quelque bonne volonté qu'il y mit, il fut apparemment, au moins tout d'abord, aussi peu propre à remplir son devoir de mari que plus tard celui de roi. Et pendant longtemps peut-être, ses amours conjugales durent se résoudre en quelques caresses molles, inoffensives pour la reine sans doute, mais non point pour sa propre santé.

Mais, bien que R. de la Planche parle en quelque endroit de la « bonté et douceur naturelle dont il estoit doué (4) »,

(1) Voir plus loin relation de G. Capello, page 61.

(2) MIGNET, *Histoire de Marie Stuart*, T. I, p. 39.

(3) REGNIER DE LA PLANCHE, *op. cit.*, T. I, p. 75.

(4) *id.*, T. I, p. 148.

et que Brantôme, très enclin comme on sait à la louange, le dépeint comme un « très bon prince doux et gracieux (1), » François II semble avoir été d'humeur morose, comme nombre d'enfants atteints de végétations adénoïdes très développées. Il nous en informe lui-même dans une prosopopée rimée peu après sa mort par un huguenot :

Quant à mes mœurs, je fus froid de nature,
Morne, hautain, parlant peu, triste et quoy,
Non point enfant, à ce que j'entendoy,
Ny mal croissant de taille et de structure,
Sobre de vin, de Vénus et de vice;
D'oiseaux, de chiens j'aimay fort l'exercice (2).

Les ambassadeurs vénitiens qui, sous le règne de son père, se succédaient à la cour de France : Dandolo, Capello Soranzo, s'accordaient déjà à le trouver « taciturne, bilieux, obstiné, moins enjoué que ne le comportait son âge » Soriano le dépeint après son avènement au trône comme « naturellement roide et sévère » (3) Comment aussi exiger beaucoup d'enjouement d'un garçon souffreteux ? (4).

(1) *Œuvres complètes de BRANTÔME*, publiées par L. Lalanne, 1882. T. V, p. 233.

(2) Vers cités par J. LE LABOUREUR : *Les mémoires de Messire Michel de Castelnau, illustrés et augmentés de plusieurs commentaires*, Paris 1659, T. I. p. 543.

(3) *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France*, recueillies et traduites par M. TOMASCEO, T. I. p. 523-525.

(4) Voy. AZAM : *le caractère dans la santé et la maladie*, 1887.

Enfin, dernier trait, Soriano note « son peu d'esprit » (1). — « François II, jeune d'ans et encore plus d'esprit », dit également de lui au début de son règne Jean de Serres (2).

Non seulement les contemporains marquent ainsi avec précision les traits qui nous servent aujourd'hui à diagnostiquer l'existence des végétations adénoïdes, mais encore ils saisissent quelques rapports et les notent : les coliques fréquentes dont le roi souffrait depuis de longues années, les médecins du temps les rapportent à leur véritable cause. « J'ay veu, écrit en 1549 Henri II à d'Humyères gouverneur de ses enfants, (3) comme mon fils le Dauphin se trouvoit mal d'un flux de ventre procédé, ainsi que le disent les médecins, des humeurs cuites et accumulées dedans son corps pour ne se moucher point la plupart du temps. » La relation entre l'affection de l'oreille et celle de l'arrière nez, D'Aubigné l'indique : « ne se purgeant ni par le nez, ni par la bouche, dont se forma un abcès à l'oreille ».

Diagnostic

Paleur du visage, béance de la bouche, arrêt de développement du nez et physionomie restée enfantine, diffi-

(1) Relations des ambassadeurs vénitiens...

(2) *Recueil des choses mémorables advenues en France, sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV*, 2^e édit. 1598, p. 66. — Voy. aussi : *Histoire des guerres civiles de France sous les règnes de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV*. Traduit de l'italien HENRI CATHERIN DAVILA par M. l'abbé M***. Amsterdam, 1762.

(3) Lettre publiée dans le *Cabinet historique*, 1856.

culté d'évacuer par le nez et la bouche les mucosités accumulées, voix nasonnée, inflammation de l'oreille, dureté de l'ouïe, ces signes ne sont-ils pas ceux dont nous regardons le groupement comme caractéristique de la présence des végétations adénoïdes dans le pharynx et comment ne pas y reconnaître le faciès adénoïdien ? Est-il besoin de rappeler notamment la haute signification diagnostique de la béance de la bouche, de la difficulté d'expulser par le nez les mucosités accumulées et des affections de l'oreille chez l'enfant ?

Grâce à la lumière que projettent les historiens, nous savons maintenant la raison de ce teint blafard, indice d'une nutrition languissante et viciée ; nous savons ce qu'étaient ces « humeurs cuittes », le lieu où elles s'élaboraient. Si cet enfant ne les expulsait point par le nez, c'est qu'il y avait à cela une impossibilité physique ; s'il ne les crachait point, c'est que ces humeurs, suivant une voie dérobée, glissaient vers l'estomac. Son nez était camus parce qu'arrêté dans son développement comme tout organe qui ne fonctionne que peu ou point, il avait conservé le type infantile. Quant à sa bouche ouverte, il n'aurait pu la fermer sans courir au devant de l'asphyxie.

Les signes que d'Aubigné enregistre par surcroît : puanteur de l'haleine, face boutonnée, coliques fréquentes, sont loin de déparer ce portrait ; plus rares que les précédents, ils y ajoutent une touche plus personnelle.

La puanteur de l'haleine n'existe-t-elle pas toujours en pareil cas ? Cependant elle peut, en dehors de toute complication, être assez marquée pour dominer la scène morbi-

de, parce que, passant sur la couche de mucosités qui tapisse la gorge, elle se charge à leur contact de senteurs empestées.

Nous nous expliquons ces inflorescences du visage où se devine l'eczéma. Il n'est pas rare en pareil cas, et se développe au pourtour des narines; de là, il envahit la lèvre supérieure, s'étend autour des yeux à la suite de l'inflammation du bord des paupières et fleurit également assez volontiers à l'entrée de l'oreille ou à son pourtour lorsqu'elle suppure depuis longtemps. Comment ne pas le reconnaître dans ces vilaines rougeurs dont parle De Thou (1), dans ces boutons qui, suivant D'Aubigné, tachaient la figure du petit roi, dans les « teintures de son visage » et même dans la lèpre ou ladrerie dont certains (2) le disaient atteint, en ce temps où le chaos des maladies de la peau n'était pas encore débrouillé? François II était souvent atteint de troubles digestifs, or la fréquence de l'eczéma à la suite de pareils phénomènes est, surtout en médecine infantile, une notion des plus banales. Leur origine se trouve dans les mucosités avalées par l'enfant et provenant de l'augmentation de volume de l'amygdale pharyngienne; cette relation causale est souvent bien manifeste.

On sait maintenant où chercher la cause première de la suppuration invétérée de l'oreille gauche de François II; on n'ignore pas les rapports de voisinage du pharynx nasal

(1) *Op. cit.* p. 465.

(2) R. DE LA PLANCHE, *op. cit.* T. I, p. 77-78. DE THOU, *id.*

et des cavités de l'oreille, le chemin qui les suit et avec quelle facilité l'oreille s'infecte lorsque l'arrière-nez est occupé par des amygdales pharyngiennes hypertrophiées. Des végétations adénoïdes volumineuses compliquées de suppuration prolongée de l'oreille ne vont guère sans quelque dureté de l'ouïe et, si le huguenot cité par De La Place ne nous avait déjà livré ce renseignement inclus dans un sarcasme, nous aurions pu induire aisément que le petit roi François devait avoir l'oreille un peu paresseuse.

Peut-être est-ce là une des raisons du caractère taciturne que lui trouvent Dandolo, Capello, Soranzo et le huguenot précité ; les sourds, un peu étrangers par leur infirmité aux conversations de leur entourage, étant rarement bavards. Aussi, on ne lui en veut pas à ce pauvre roi de sa débilité physique et intellectuelle, parce qu'on n'y voit que la conséquence logique d'un mal qui devait, pendant longtemps encore, échapper aux investigations de l'art médical. *Roi sans vices* disaient de lui les catholiques ; *Rois sans vertus* (au sens latin du mot), répondaient les huguenots ; il assiste languissant aux graves événements de son règne plus qu'il n'y prend part. Conseillé par Catherine ou mù par les Guise, il n'a guère de volonté propre : il obéit à une impulsion ou il subit un ascendant, parfois irrésolu entre deux directions contraires. Ne lui reprochons point son apathie physique et intellectuelle ; il n'en n'est pas plus responsable que de la forme de son nez, ce sont là deux faits de même origine. Plaignons-le donc, ne le raillons point comme fait Miche-

let (1). Le grand fait qui domine le règne de François II, parce qu'il domine tout son être, est l'obstruction de son arrière-nez. Aux végétations adénoïdes appartient un court moment de notre histoire.

Diagnostic différentiel

A considérer la maladie de François II, ses symptômes et, comme nous le verrons plus loin, son évolution, est-il un diagnostic autre que celui des végétations adénoïdes auquel l'esprit puisse s'arrêter ? Je ne le crois pas.

I. — LES POLYPES DU NEZ peuvent donner lieu à quelques-uns des signes que présentait François II. Cependant, si le nez de notre malade avait dès son enfance hébergé des polypes, ceux-ci à la longue n'auraient probablement pas été sans se montrer au dehors à l'orifice de l'une des narines. De plus, les polypes du nez sont une rareté chez l'enfant, tandis que l'hypertrophie de l'amygdale pharygienne est chez lui des plus communes. En dehors de toute autre considération pathologique, cette raison suffit pour détourner notre esprit de ce diagnostic.

II. — Certains historiens tendent à nous présenter, ou même comme Michelet, nous présentent très délibérément le petit fils de François I comme une victime de la SYPHILIS HÉRÉDITAIRE. Ses contemporains n'étaient pas aussi

(1) *Histoire de France au XVI^e siècle. Guerres de religion.* 1887, p. 180.

affirmatifs. Régnier de la Planche qualifie bien François II de « prince mal sain », mais l'épithète n'a, on en conviendra, rien de fort explicite : et la phrase dont il la fait suivre paraît bien n'en n'avoir été dans sa pensée que le commentaire. « Ce prince mal sain, dit-il, et qui dès son enfance avoit montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ny mousché ».

De Thou rapporte le bruit qui courut dans le peuple lors de l'arrivée du jeune roi à Blois. Le roi, disait-on, faisait venir les enfants autour de Blois « pour ensuite les faire égorger. On ajoutait qu'il avalait le sang encore chaud et s'y baignait pour corriger la nature vicieuse du sien dont la masse était corrompue. (1) »

Agrippa d'Aubigné s'exprime en des termes presque identiques, mais cene sont là que des rumeurs auxquelles de Thou et d'Aubigné n'attachent guère de créance. Pour eux, la maladie du roi ne relèverait pas de la Syphilis, mais du fait que Catherine de Médicis « n'avait été sujette que très tard aux incommodités ordinaires des femmes ». On peut ne pas penser grand bien de cette étrange doctrine humorale qui autorise la nature à se venger sur le nez de l'enfant des retards du flux menstruel de la mère ; mais force est bien de reconnaître que ni R. de la Planche, ni De Thou, ni d'Aubigné ne mettent en tout ceci la Syphilis en cause.

Mais la pureté du sang de Henri II et de Catherine de Médicis (d'un contrôle difficile, du reste, à cette distance)

(1) DE THOU, *op. cit.*, T. III, p. 398.

est la moindre des raisons qui portent à contester le diagnostic d'hérédo-syphilis appliqué à la maladie dont souffrit François II. Les témoignages contemporains fournissent des raisons d'une autre valeur puisqu'on y trouve, marqués en traits d'une netteté frappante, les signes les plus caractéristiques des végétations adénoïdes. Nous éliminerons donc la syphilis nasale.

III. — Cependant une courte épithète décochée au petit roi par un chroniqueur étranger attire l'attention vers une affection différente, quoique voisine de l'hypertrophie de l'amygdale pharyngienne : la RHINITE ATROPHIANTE FŒTIDE. « *Il était punais* » dit de lui François de Bonivard, que sa captivité au château de Chillon a rendu plus célèbre que ses chroniques. Ce genevois n'avait, il est vrai, guère quitté les bords du lac de Genève et, comme chroniqueur c'est moins par l'exacte vérité qu'il brille que par la passion et les couleurs du style (1).

« Il mourut, délaissant quatre enfantz mâsles, dit-il de Henri II, desquels l'aisné, nommé François... succéda à la couronne et en la mauveysetié de son père, combien que non en la beauté et adrece de la personne d'icelluy ; car il estoit camus, punais et ladre de corps et d'âme, comme sont communément les infaictz d'une telle maladie ; et dict on qu'il ne se mouchoit jamais et n'havoit autre force ny industrie fors que d'aller à la chasse et, devant qu'il fust roy, de battre ou de tuer ses serviteurz sans occasion, ne sçachant montrer autrement sa vaillance, comme encor de

(1) H.-L. BORDIER : Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, deuxième série. Tome II, Paris, 1845-1846. *François de Bonivard*.

mon temps faisoit un comte de Nevers, qui haïant une espée nouvelle, pour icelle essayer, couppoit par derrière le col a quelcun qu'il voïoit l'avoir long. Ce roy se laissoit gouverner aux Guisartz comme son père... Ce petit ladrat mourut soudain d'une apoplexie (1) ».

Le portrait, sans parler des erreurs de fait indéniables qu'on y relève, manque tout au moins de mesure. Il se ressent, dit M. Bordier, de l'irritation que le gouvernement des Guise avait causé aux protestants. Le ton est d'un pamphlétaire plus que d'un historien. C'est sans doute moins un portrait du roi dont le nom est associé aux tueries d'Amboise que ce Genevois entêté de calvinisme et de démocratie a voulu tracer qu'une caricature destinée à rendre le modèle odieux. Pour cela, usant d'un procédé familier aux pamphlétaires, il renchérit sur le terme approprié. Les Vénitiens représentent François II avant son avènement comme bilieux, obstiné : Bonivard le fait cruel et cruel à froid sans occasion. Il avait l'haleine puante, dit D'Aubigné, peu suspect de tendresse pour un catholique ; il était punais, dit Bonivard. Enfin, sous la plume du genevois, ce pauvre roitelet, à la face plombée et boutonée, est bien décidément un lépreux, pis encore un ladre afin de le marquer d'un synonyme plus désobligeant et ce ladre de corps et d'ame devient bien vite un petit ladrat. La progression est, on le voit, partout manifeste ; aussi, peut-on penser que Bonivard, en disant du petit roi à l'ha-

(1) *De la noblesse et de ses offices ou degrés*, par FRANÇOIS DE BONIVARD. Citation empruntée à M. H.-L. Bordier, *loc. cit.*

leine puante qu'il était punais, n'a voulu, là comme ailleurs, que corser l'épithète.

Et puis, saisir étourdiment au vol ce mot de punais appliqué autrefois sans beaucoup de discernement pour en conclure que François II était atteint de ce qu'on désigne avec plus de précision sous le nom de rhinite atrophiante fétide, n'est ce pas se laisser prendre à la piperie d'un mot? Ces deux signes : haleine puante, nez camus, peuvent bien faire songer à l'ozène, mais il faut pour cela les détacher du groupe de symptômes dans lesquels nous les avons vu figurer. De plus l'haleine du roi, bien que puante, à en croire D'Aubigné, ne semble pas avoir eu l'horrible et inoubliable fétidité de celle qui s'observe dans l'ozène. R. de la Planche, le mieux informé de tous, n'en fait pas mention. Ensuite, le punais n'a point, comme François II, la bouche entrouverte. Enfin, loin de « ne se point purger par le nez », il mouche d'abord et pendant longtemps de nombreuses et épaisses mucosités qui, par la suite, avec les progrès du mal, tendent à se concréter sous forme de croûtes. Ce n'est pas à dire cependant qu'il y ait incompatibilité absolue entre l'inflammation de l'amygdale pharyngienne hypertrophiée et la rhinite atrophiante fétide : la première peut, bien qu'exceptionnellement, précéder la seconde et coexister ensuite avec elle.

Evolution

Une hypertrophie de l'amygdale pharyngienne aussi marquée que devait l'être celle dont souffrit François II pen-

dant son règne est une œuvre de longue haleine. Peut-on, en remontant dans le passé, fixer quelques dates de cette histoire morbide ? L'enfant peut naître avec une hypertrophie déjà marquée. Nous n'irons pas rechercher si tel fut le cas de François II né le 19 janvier 1543. Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, annonce l'évènement à son frère François I : mais cette lettre est vide des renseignements que nous y pourrions chercher (1). Ronsard chante dans quelques unes de ses odes cette naissance si ardemment souhaitée, mais il pindarise et plane bien au-dessus des vulgarités qui nous touchent (2).

Suivant de Thou, dont le témoignage a été rapporté plus haut, il souffrit dès l'enfance de l'affection qui devait, par ces conséquences, amener sa mort : « son enfance fut mal saine, dit aussi P. Mathieu, sa première jeunesse si chagriné qu'on ne le pouvoit rejouyr ».(3) Peut être était il déjà atteint de végétations adénoïdes à l'âge de trois ans et sept mois, lorsque l'ambassadeur Vénitien Matteo Dandolo le représente « pâle, plus gonflé que gras, plus taciturne et moins enjoué que ne le comporte son âge » (4).

(1) *Nouvelles lettres de Marguerite de Navarre...* Paris, 1842, p. 226.

(2) RONSARD : *Œuvres complètes*, publiées par M. P. Blanchemain, 1857-1867. T. II, Liv. III, Odes II, III.

(3) *Op. cit.* T. I, p. 230.

(4) *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*, édité da F. ALBERI, p. 178. — A. BASCHET : *Diplomatie vénitienne*, Paris, 1862, p. 463. — « Mes enfans sont plus tost mallades d'estre trop gras que meigres », écrit Catherine à Mme d'Humyères, le 13 août 1552, in *Lettres de Catherine de Médicis*.

Il se peut, cependant, que cette hypertrophie n'ait commencé à se développer chez lui qu'à la suite de la petite vérole dont il souffrit vers l'âge de quatre ans et demie et dont il semble avoir été long à se remettre (1). Existait-elle antérieurement qu'elle dut vraisemblablement subir à ce moment une poussée. En tous cas, vers l'âge de six ans et demi, il présentait un des signes les moins trompeurs de la présence de végétations adénoïdes : la difficulté d'expulser par le nez toutes les mucosités que recèle l'arrière-nez. Voici la lettre (déjà citée en partie) que Henri II adressait de Montreuil le 16 septembre 1549 à d'Humyères, gouverneur de ses enfants (2) : « Mon cousin, j'ay receu deux lettres de vous, les dernières du 11^e de ce mois par lesquelles j'ay veu comme mon fils le Dauphin se trouvcit mal d'un flux de ventre procédé, ainsi que disent les médecins, des humeurs cuittes et accumulées dedans son corps pour ne se mouscher point la plupart du temps. A quoy, pour l'advenir, il faut bien que vous pourvoyiez, l'admonestant par douceur de se mouscher et luy mettant en avant ceste maladie qui, par faute de ce, luy est advenue. Et là où pour cela il n'en feroit rien, vous l'y contraindrez, car il seroit bien difficile que aultrement il feust jamais sain. Vous avez très bien faict d'envoyer quérir Aquaquia et Fernel (3) et je

(1) *Lettres de Catherine de Médicis*: Lettre de Henri II, du pénultième jour de juillet 1547; lettre de Catherine du 7 septembre 1547; lettre de Henri II, du même jour.

(2) *Cabinet historique*, 1856.

(3) MARTIN AKAKIA (de son vrai nom Sans-Malice, dont Akakia est la traduction grecque) médecin de François I et de Henri II,

suis très aise de ce qu'ils n'ont encore trouvé danger en sa maladie et aussi de ce que mon fils d'Orléans et mes filles sont en bonne santé, vous assurant bien, mon cousin, que ne me sçauriez faire plus agréable plaisir et service que de m'advertir souvent de leurs nouvelles. »

Deux ans plus tard (1551), un des ambassadeurs vénitiens, Lorenzo Contarini, donne le dauphin comme changé à son avantage depuis deux ans. « Pour un temps, dit-il, il avait semblé assez débile et malsain; depuis il avait acquis une certaine vivacité, avait pris un certain sentiment de sa grandeur, prétendait à l'obéissance, voulait des armes et des chevaux, mais n'avait nulle inclination aux lettres (1). » Sa santé paraît s'être ainsi améliorée jusqu'au moment de son mariage. Giovanni Capello le dépeint à l'âge de dix ans « avec une belle figure, un corps bien proportionné, très convenablement élevé, mais il manque de vigueur, il n'aime guère les lettres, ce qui déplait fort à Sa Majesté (2). »

En 1555, le même ambassadeur lui consacre ces lignes : « Leurs Majestés ont trois filles et trois fils; le premier des trois fils est le Serenissime Dauphin qui porte le nom de son grand-père François. Il accomplira ce mois-ci sa onzième

lecteur royal au Collège de France, mort en 1551. — JEAN FERNEL, médecin de François I, de Henri II et de Diane de Poitiers, mort en 1558. Le D^r Le Pileur a récemment traduit en français l'un de ses meilleurs ouvrages : *De luis venereæ curatione perfectissima*.

(1) *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato*. — Série 1, Vol IV, p. 74. — A. BASCHET, *op. cit.* p. 483.

(2) *Id.* Vol. II, p. 280.

année. Pour son âge peu avancé, il montre qu'il se sait prince; il parle peu et est peut-être un peu bilieux. Pour les traits, il tient plus de la physionomie de sa mère que de celle de son père; il ne manque pas de facilité, mais il a plus de plaisir aux jeux de la balle, de la paume, de l'épée et de la lance qu'à l'étude des lettres. Il aime beaucoup la Serenissime petite reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui lui est destinée pour femme. C'est une fort jolie petite fille de douze ou treize ans; il advient parfois que, se faisant tous les deux des caresses, ils aiment à se retirer tout à part dans un coin des salles pour qu'on ne puisse entendre leurs petits secrets (1). »

Plus tard, Lorenzo nous le montre à l'âge de 14 ans, « les traits du visage rappelant assez ceux de sa mère, grand pour son âge et assez bien portant, mais porté naturellement à être taciturne et bilieux, un peu amélioré du reste, grâce aux soins minutieux dont on l'entoure (2). »

On a déjà vu à quel point fut prématurée son union avec Marie Stuart; « le roy ne fut point sujet à l'amour comme ses prédécesseurs », dit Brantôme (3), qui le loue gravement de sa fidélité conjugale. Si ses mœurs furent plus chastes que celles de François I^{er}, il n'eut pas à cela grand mérite.

Enfin, le 10 juillet 1550, à l'âge de seize ans et demie, il succède à son père Henri II. C'est peu de temps après son avènement que R. de la Planche trace de lui le portrait

(1) Cité par A. Baschet, *op. cit.*, p. 485.

(2) *Relazioni...* Série I, Vol. II, p. 431.

(3) *Op. cit.* T. IX, p. 493.

cité plus haut. Il était alors « en misérable estat » (1)... Toutefois, les médecins pensèrent qu'il pourroit bien encore vivre deux ou trois ans s'il ne lui survenoit autre nouvel accident » (2). Quelques mois après, le Cardinal de Lorraine « regrettoit l'indisposition du roy, alléguant la crainte qu'il avoit que son règne fut trop court pour châtier les hérétiques » (3). Plus tard, les Guise « sachant que le roy estoit de peu de jours » (4) brusquaient les événements.

Catherine et les Guise firent un peu pour le jeune roi ce que font encore de nos jours les parents ignorants de la cause réelle du mal. Pendant un très court règne, François II ne séjourne que peu de jours à Paris. On le trouve d'abord à Saint-Germain en Laye, où la Cour reste en attendant le sacre, puis à Nanteuil le Haudouin chez le duc de Guise, à Villers-Cotterets, puis après le sacre à Reims, en Lorraine, à Bar le Duc toujours chez les Guise, puis à Fontainebleau. Là, les médecins lui conseillèrent de passer l'hiver à Blois.

« Cependant, dit à ce moment R. de la Planche, (5) le roy pourmené çà et là par eux (les Guise), commença en un instant de croistre à vue d'œil en sorte que, en peu de temps, d'enfant il se monstroît un homme parfait ; ce qui leur vint grandement à plaisir, estimant que par la corpu-

(1) R. DE LA PLANCHE, *op. cit.* T. I, p. 6.

(2) *id.*, p. 75.

(3) *id.*, p. 77.

(4) *id.*, p. 31.

(5) *id.*, p. 74.

lence on le jugeroit plus capable de pouvoir administrer son royaume sans un conseil ordonné et que par là ils le mèneroyent à souhait. Mais, comme nul plaisir humain ne vient sans estre suivy de tristesse et sollicitudes, ce prince malsain et qui, dès son enfance, avait montré de grandes indispositions pour n'avoir craché ny mousché sorty d'une longue fiebvre quarte avoit un visage blafard et bouffi : lequel tira adonc sur la haute couleur comme aussy se formoit une corruption en l'une de ses oreilles qui faisoit l'office du nez, lequel il avoit fort camus. Toutes ces choses donnèrent grand pensemen et crainte à la royne sa mère, en sorte que des médecins plus suffisans furent par elle assemblez à Fontainebleau, qui lui conseillèrent de le mener passer l'hyver à Bloys, tant pour estre cette contrée au mieux et plus gracieux air de tout le royaume que pour y avoir ledit seigneur esté nourri depuis le berceau. Là aussy, on pourroit appliquer certains médicamens précieux en attendant qu'à la primevère on lui préparast des bains aromatiques et propres à sa maladie ».

A l'arrivée de la cour à Blois (fin octobre 1559), le visage du roi était couvert de vilaines rougeurs, « *fœdis ruboribus* » dit De Thou (1). Le bruit se répandit qu'il était atteint de la lèpre et que pour le guérir « il falloit le baigner au sang des petits enfants » (2). Cette éruption paraît, nous l'avons déjà dit, avoir été simplement de nature eczéma-teuse.

(1) *Op. cit.*, p. 465.

(2) RÉGNIER DE LA PLANCHE, *op. cit.*, T. I., p. 77.

Au mois de février 1560, la cour se transporte de Blois à Amboise et d'Amboise, où eut lieu le *tumulte* resté fameux, elle passe à Chenonceaux, à Loches, à Romorantin. Elle séjourne tout l'été à Fontainebleau, une partie de l'automne à Saint Germain-en-Laye, puis, s'installe à Orléans, où le roi fait son entrée solennelle le 18 octobre.

Terminaison

Mais bientôt, l'écoulement d'oreille dont le roi souffrait depuis de longues années et qui, de temps à autre, lui causait quelques crises douloureuses s'aggrave. Le traitement dirigé contre cet écoulement d'oreille par les médecins et chirurgiens du roi dut se rapprocher beaucoup de celui que recommande Ambroise Paré au chapitre XVII de ses œuvres, intitulé : « Des ulcères des oreilles ». « Pour la guérison, dit-il, il faut avoir esgard à la cause antécédente qui peut entretenir l'ulcère, laquelle peut être divertie par purgations, masticatoires et errhines..... Quant aux remèdes topiques, il faut éviter toutes choses onctueuses et huileuses, comme a noté Galien..... Pour corriger la pourriture qui sort des oreilles, le fort vinaigre et fiel de bœuf incorporés ensemble et instillés dedans un peu tièdes, la merde de fer subtilement pulvérisée en vinaigre très fort puis bouillie, séchée et appliquée aux dites ulcères les dessèche

à grande merveille. Que si la boue et sanie ne pouvoit estre évacuée, il faudroit la tirer par une seringue » (1).

Hélas ! la merde de fer ne devait point ici faire merveille. « Le dimanche (15 novembre), raconte R. de la Planche (2), sur le soir estant le Roy à Vespres aux Jaccbins, il lui print un grand esvanouissement qui fut cause qu'on l'emporta hastivement en sa chambre et, revenu de pamoison, commença à se plaindre de la teste en la partie de l'aureille gauche en laquelle il avoit eu de tout temps une fistule, en sorte que de la douleur la fièvre le print. »

D'après de Thou (3) « ce fut alors qu'il était sur le point d'aller à la chasse pour n'être point à Orléans dans le temps du supplice de Grosloot, bailli d'Orléans, que le roi se sentit frappé des douleurs de son ancien mal », — « Il estoit résolu, nous dit de son côté P. Mathieu (4), que le roy iroit à Chenonceaux et qu'en son absence on achèveroit le procès (du prince de Condé). Le connestable fut mandé pour se trouver au jugement et le signer ; il s'excusa, feignant avoir les gouttes ; on y renvoya pour le faire venir. . . . Comme l'on est en ces termes, le Roy voulut prendre l'air : Si pierre qui commandoit en la grande escurie le fit mettre sur un grand cheval, mais tout incontinent il mit pied à terre, se plaignant d'un grand mal de teste. On luy dit pour flatter sa douleur que l'agitation l'avoit esmu ; mais la fièvre qui

(1) *Œuvres complètes d'AMBROISE PARÉ*, publiées par J.-F. Malgaigne. T. II., p. 260.

(2) *Op. cit.*, T. II., p. 113.

(3) *Op. cit.*, p. 523.

(4) *Op. cit.*, T. I, p. 229.

survint fit juger quelle en seroit l'issue. Cependant le mal empira, car il estoit envieilly de longue main ; c'estoit un aposthème de malignes humeurs du cerveau qui suppurait par l'oreille. »

Cependant, le 18, au dire de Trockmorton, ambassadeur d'Angleterre à la cour de France, Chantonnay, ambassadeur de Philippe II, avait une audience du roi (1).

Le 19, Chantonnay écrit à la duchesse de Parme « le roi s'est trouvé mal ces jours passés d'une oreille qui lui couloit, qui lui advient assez souvent ; il a tenu la chambre quelques jours (2) »

Une accalmie survient sans doute, car, le 20, François II signe un arrêt invitant le prince de Condé à faire connaître ses moyens de récusation contre les commissaires nommés pour juger son procès (3) et ce même jour il va à la chasse. Mais de nouveau le mal s'aggrave ; il fait de si rapides progrès que la chambre du Roi reste étroitement fermée et que l'entrée en est refusée même à ses gentilshommes. La reine mère et MM. de Guise y passent leur journée et font apporter à manger dans l'antichambre (4).

« Quant à la maladie du roy, nous apprend R. de la Planche (5), combien que quelque humeur fort puante fut

(1) *Calender of tats papers Foreing*. London, 1865. Lettre de Trockmorton à la reine, datée du 28 novembre 1560.

(2) H. DE LA FERRIÈRE: *Les chasses de François I^{er} racontées par Louis de Brézé*, précédé de: *la chasse sous les Valois*. Paris, 1869, p. 71.

(3) *Mémoires du Prince de Condé*, p. 566. In *Collection Michaud et Poujoulat*, 1839.

(4) *Introduction aux Lettres de Catherine de Médicis*, p. LXXXIV.

(5) *Op. cit.* T. II, p. 119.

distillée de son oreille, qu'il eust été purgé et ventosé et que cette descente fust retenue par fomentations, toutefois la fièvre ne laissa de luy redoubler avec grands douleurs, inquiétudes et resveries qui firent que, les médecins désespérant de sa santé, le duc de Guise leur disoit mille injures et s'enqueroit souvent s'il estoit possible que, par art de médecine ou austrement, on peust sauver un roy ou bien seulement luy prolonger la vie, voire à un roy qui estoit dans la fleur de son aage. Bref sa passion estoit si extrême que, ne pouvant avoir des médecins et chirurgiens cette assurance seulement de le faire vivre jusqu'à Pâques prochaines, il leur reprochoit de l'avoir eux-mêmes tué, qu'ils avoyent prins de l'argent des hérétiques pour ce faire et qu'il les feroit tous pendre, ils estoient larrons et abuseurs de peuple et tyroyent les gages du roy sans lui servir d'autre chose que de luy abrégér ses jours. Ses angoisses et menaces estoyent tellement accompagnés de juréments et blasphèmes que ils sembloient plustost sortir d'un homme forcené que d'aucun cerveau ny jugement rassis.

« Comme le duc de Guise tentoit ces moyens, son frère le Cardinal recourut aux voyages et vœux, aux saints et saintes du paradis et aux processions de prestres et moynes qui ne se montrèrent paresseux (surtout à Paris) à exhorter les peuples par prédications de prier Dieu de leur vouloir garder leur bon roi, à tout le moins jusqu'à ce qu'il eust mis fin à son entreprise commencée d'exterminer ces meschans hérétiques et ennemis de l'Eglise romaine...

« Et furent ordonnées et faictes processions générales

chacun catholique se mettant en bon estat comme le jour de Pâques.

« Le Roy aussi voua à Dieu et à tous les saints et saintes du Paradis, spécialement à Notre Dame de Cléry, comme ils l'appellent, que, s'ils leur plaisoient de lui renvoyer santé, il ne cesseroit jamais tant qu'il eust entièrement repurgé le royaume de ces meschans hérétiques et vouloit que Dieu le feist promptement mourir si seulement il espargnoit femme, mère, frères, sœur, parens, amis qui en seroyent tant soit peu soupçonnés et que lors il prendroit volontiers la mort à gré. Mais pour toutes ces choses, sa maladie ne diminuoit point, ains alloit-il chaque jour en empirant. »

« Au 27 novembre (1), nulle amélioration dans l'état du roi qui s'empirait de jour en jour. Les portes de sa chambre n'étaient ouvertes qu'à quelques grands personnages : le maréchal de Saint-André seul y entraît, le duc de Guise y passait les nuits, Catherine et le cardinal de Lorraine y restaient très tard et y revenaient dès quatre heures du matin ». Marie Stuart veillait aussi au chevet du roi ; elle l'entourait de soins attendris ; ces longues veilles et le chagrin finirent même par altérer sa santé (2).

« Cependant, poursuit R. de la Planche (3), la maladie du Roy alloit de mal en pis et, tous remèdes estant désespérés, les médecins et chirurgiens mirent en délibération

(1) *Introduction aux Lettres de Catherine de Médicis*, p. LXXXV.

(2) TROKMORTON, *op. cit.*, lettre du 5 décembre 1560.

(3) *Op. cit.*, T. II, p. 132.

de le trépaner, mais chacun estoit si estonné que l'on n'en conclud rien, de sorte que le dit Seigneur demeura forclos de ce remède qu'on estimoit lui pouvoir servir. — « Malgré cela, s'il faut en croire De Thou (1), les courriers que dépêchait la cour à ce moment annonçaient partout que sa santé était meilleure et que son mal n'était qu'un léger catharre qu'il avait toujours eu depuis son enfance. »

C'est vers ce moment (fin novembre) que M. H de la Ferrière place une lettre adressée par Catherine à la duchesse de Savoie : « Madame, lui dit-elle, je ne sè pas heu commencé ma lestre, quant je pansè l'estat en quoy je me trove de ennuy et affliction qui plest à Dyeu m'envoyer après ten de maulx et de malheurs de voyr l'estat en quoy ays le Roy, mon fils, de une douleur de teste si aystrème que, encor que j'ayspère que Nctre-Seigneur ne me fayré tant de malheur que de me l'auter, si ayse, Madame, qu'il a bocoup de mal et encore que je sache byen come vous resantyrete sete piteuse nouvelle, tent pour l'amour que lui portés et luy aistre set que vous luy aistes que pour le mal que vous povez panser que je en soufre, l'ayment comme vous saves. »

« La Cour est pleine de lamentations, écrit Trockmorton (2), d'Orléans, le 23 novembre, on doute que le roi puisse en réchapper. » Puis le 30, jour de saint André, le roi se trouve un peu mieux ; plus de fièvre ; les médecins

(1) *Op. cit.*, p. 523.

(2) TROCKMORTON, *op. cit.* — Voy. aussi la correspondance de N. TORNABUONI in *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, publiées par A. Desjardmis, Paris, 1865. T. III, p. 427 et suiv.

ne considèrent même plus sa vie comme en danger. Cependant il est si faible qu'il ne peut assister à la fête de la Toison d'Or.

Mais dans la nuit du 1^{er} au 2 décembre, la fièvre se rallume, les douleurs de tête reprennent et avec une intensité croissante, telle que dans la nuit du 3 au 4 le malade tombe dans le coma ; à partir de ce moment, c'est fini, il râle. Trockmorton parle d'un abcès dans la tête, répétant sans doute le diagnostic des médecins et chirurgiens chuchoté dans l'entourage du malade (1).

Le 4 décembre, Catherine est près de son fils agonisant. Malgré sa douleur, ses esprits sont cependant assez présents ou son souci de l'avenir assez grand pour qu'elle écrive à Guillaume Desaux, sieur de Villefrancon, lieutenant au gouvernement de Bourgogne, afin de lui recommander « d'avoir l'œil plus ouvert que jamais à contenir les choses qui sont sous sa charge en la meilleure sureté ». Elle ne lui représente point d'ailleurs l'état de son fils comme désespéré et se borne à lui dire : « Depuis quelques jours, le Roy mon fils s'est trouvé assailli d'un catharre qui l'a totalement et si fort persécuté, accompagné d'une grosse fièvre qui l'a mis en danger pour la grievve maladie qu'il supporte..... » (2).

Ce jour-là, Catherine reste auprès de son fils mourant

(1) TROCKMORTON, *op. cit.*, lettres du 1^{er} et 6 décembre 1560. — *Introduction aux lettres de Catherine de Médicis*.

(2) *Négociations relatives au règne de François II*. LOUIS PARIS, 1841, p. 730.

jusqu'à minuit, « il venait de recevoir l'extrême-onction et on espérait qu'il pourrait vivre jusqu'au lendemain ; il s'éteignit en effet entre 10 et 11 heures du matin ; il expira par une défluxion d'humeur qui lui descendit du cerveau dans l'oreille gauche, laquelle s'étant formée en aposthume et ne pouvant trouver de conduit pour passer l'étouffa. » (1).

Conclusion

Cette fin, longue et pitoyable, nous fait assister à la marche d'une complication possible des affections supprimées de l'oreille. De l'oreille moyenne, les microbes peuvent gagner les organes voisins, principalement les méninges et le cerveau lui-même ; alors maux de tête, agitation, délire « grands douleurs, inquiétudes et resveries » avec périodes de rémission pendant lesquelles brille parfois une lueur d'espoir. Mais bientôt les symptômes alarmants reprennent et, l'inflammation poursuivant son œuvre, leur intensité redouble. Méningite ou abcès du cerveau, c'est à une de ces deux complications de l'otite moyenne chronique que succomba très vraisemblablement François II. Laquelle de ces deux complications entraîna la mort ? TROCKMORTON parle d'un abcès dans la tête et, plus tard, MEZERAY d'un abcès du cerveau (2). C'est en effet vers ce dernier

(1) *Introduction aux lettres de Catherine de Médicis*, p. LXXXV et LXXXVI. — C'est aux lettres de Chantonnay à la duchesse de Parme que M. H. de la Ferrière emprunte tous ces détails. Voy aussi *Commentariū de statu religionis et reipublicæ in regno Galliæ*, 1571-1577, auctore SERRANO (Jean de Serres), p. 73.

(2) TROCKMORTON, *op. cit.*, lettre du 6 décembre 1560. — MEZERAY, *op. cit.*, T III, p. 41.

diagnostic que le processus de l'affection entraîne davantage l'esprit; cependant il y aurait quelque puérilité à vouloir préciser. Aussi dirons-nous méningo-encéphalite au chevet de François II.

En résumé, végétations adénoïdes compliquées d'otite moyenne chronique, voilà comment on peut étiqueter la maladie de François II: Méningo-encéphalite consécutive à cette otite, telle fut très vraisemblablement la cause de la mort de ce roi.

Que les joies du mariage, pour lui prématurées, et les fatigues de la chasse à laquelle la cour des Valois s'adonnait avec passion (1) aient contribué à hâter sa fin, il serait téméraire d'y contredire absolument. « Il mourut de Marie Stuart » dit le duc d'Albe (2), qui, on le sait, s'entendait aussi à faire mourir les gens de façon moins gaie. Peut-être, en effet, celle dont les contemporains célébrèrent la beauté poussa-t-elle inconsciemment, par ses ardeurs sensuelles, le petit roi vers la tombe (3). Qu'on se figure, en outre, ce mol adolescent allant « journellement à cheval ou à la volerie ou après les lièvres ou au jeu de paulme ou à la grosse chasse (4) » et, comme le duc d'Albe encore qui fit en 1559 un séjour à la cour de

(1) H. DE LA FERRIÈRE, *Les chasses de François I...*

(2) Cité par Michelet, *op. cit.*, p. 229.

(3) « C'était une forte rousse et fort charnelle », dit d'elle Michelet. Fort charnelle, la suite le prouva.

(4) *Archives de Vienne*; lettre de Chantonay à la duchesse de Parme (nov. 1560), citée par M. H. de La Ferrière, introduction aux *Lettres de Catherine de Médicis*, p. LXXXIV.

France, on jugera cette dépense physique exagérée pour un organisme de peu de vigueur (1). Mais qu'elle qu'ait été l'influence de ce double surmenage, François II mourut plus positivement de quelque chose de moins plaisant que Marie Stuart, des suites d'une inflammation suppurée de l'oreille gauche.

(1). « Le duc d'Albe, à son départ de cette cour, remontra la violence de ces exercices à MM. de Guise et particulièrement à la reine mère, lui recommandant d'y avoir égard et l'inconvénient que ce seroit pour la chrétienté si mal en advenoit au roi... »
Lettre de Chantonnay, *ibid.*

CHAPITRE IV

CHARLES IX

Charles IX était le troisième fils d'Henri II et de Catherine de Médicis. Il succéda à son frère François II le 5 décembre 1560 et mourut en 1574.

Au sujet de cette mort, un pamphlet du temps « La légende de Dom Claude de Guise (1) » raconte l'épisode suivant : Catherine ayant formé le dessein de se débarrasser d'Henri de Navarre (le futur Henri IV), elle prépara soigneusement les pages d'un livre de vénerie qu'il désirait lire ; en portant alternativement son doigt aux feuillets puis à la bouche, le prince s'empoisonnerait infailliblement. Mais par une fatalité inouïe, Charles IX aperçoit dans l'appartement de son beau frère absent le livre qu'on vient d'y apporter : il s'y intéresse, le parcourt, tourne de son doigt mouillé les pages légèrement collées, rapporte à sa bouche son doigt chargé de poison... Quelques temps après, il mourut mystérieusement.

D'autres ont accusé la reine-mère d'avoir voulu se débarrasser

(1) in *Mémoires de Condé*, 1743. T. VI.

barasser de son fils qu'elle aurait réussi à empoisonner. On sait que, sur la fin du règne de Charles IX, elle se brouilla avec lui, le roi trouvant que sa mère le tenait dans une tutelle trop étroite. Les protestants ont donné de cet attentat de prétendues preuves qui ne confirment en rien leurs dires : plus particulièrement, ils rappellent cette phrase de Catherine à son troisième fils Henri quand il partit à contre cœur pour la Pologne « Allez mon fils, vous n'y resterez pas longtemps ». De là, à déduire que la reine mère avait déjà commencé l'empoisonnement du roi dont elle escomptait la mort pour donner la couronne à son fils préféré Henri, il y a loin.

Au reste, cette version de l'empoisonnement de Charles IX par sa mère trouva longtemps créance. Bassompierre recommandait un jour à Louis XIII enfant de ne pas trop sonner du cor « car, outre que cela fait venir des hairgnes (hernies), il nuit encore grandement au poulmon et mesme j'ai ouï dire que le feu roi Charles, à force de sonner du cor, se rompit une veine dans le poulmon qui lui causa la mort. — Vous vous êtes trompé, me répliqua-t-il, le sonner du cor ne le fit pas mourir, mais bien qu'il se mit mal avec la reine Catherine, sa mère. . . . S'il n'y fut pas revenu (près d'elle), il ne fut pas mort si tôt (1) ».

Charles IX, dit le Laboureur, eut une fin prévue par sa mère « véritablement trop savante dans la destinée de sa famille. »

(1) *Mémoires de BASSOMPIERRE*, T. II, p. 138. (Société de l'Histoire de France).

On lit de plus dans un mémoire de l'époque : « Survint audit seigneur l'appétit de boire, ce qu'ayant fait, survint un grand vomissement de matières gluantes, jaunastres et fort noires, puis entra en grand frisson. » C'était un vomissement suspect, dirent d'aucuns, d'autant plus que ce prince avait eu déjà des troubles intestinaux.

Enfin Brantôme : « Si est-ce qu'on ne saurait oster aucuns d'opinion qu'il ne fust empoisonné dès que son frère partit pour la Poullogne : et disait-on que c'estoit de la poudre de corne d'un lièvre marin qui faict languir longtemps la personne et puis après peu à peu s'en va et s'estainct comme une chandelle : ceux qu'on a soupçonné auteurs n'ont pas faict meilleure fin ».

« Plusieurs conjecturèrent, nous dit Sorbin (1), qu'il y avoit du poison mêlé à la maladie du roy et, à dire vray, il y avoit argument de penser à l'un des trois : ou poison, ou art diabolique, ou intelligence avec ceux qui avoient eu le moyen de cognoistre la maladie du roy et en donner quelque résolution. » Catherine de Médicis, l'Italienne superstitieuse, ne pouvait que prêter une oreille favorable à tous ces bruits. C'est alors que La Môle et Coconnas furent arrêtés, jugés et décapités (2), 30 avril 1572. Ils avaient comploté contre le roi en préparant la fuite du duc d'Alençon. Mais on les accusait d'avoir, aidés du nécromancier Cosme Ruggieri, fabriqué plusieurs figures de cire enchan-

(2) SORBIN : *Histoire mémorable des choses advenues durant le règne de Charles IX.* — Paris, 1574. — in *Archives curieuses de l'histoire de France.* T. VIII, p. 823.

(1) Voir MARIÉJOLS, in *Histoire de France* de Lavisse. Tome VI, I, p. 140 et suiv.

tées et « usé d'art diabolique pour faire mourir le roi. » La lecture de leur procès et interrogatoire ne laisse aucun doute à cet égard (1). Dans cette circonstance encore, les juges parurent croire que des empoisonneurs se trouvaient dans l'entourage du roi. Catherine crut très fermement au maléfice, elle en parle dans une lettre où elle dit que ce conspirateur (c'est La Môle) « a fait une figure de cire à laquelle il a donné des coups à la tête » ; elle ajoute que c'est contre le roi ; elle exige « qu'on le lui fasse défaire s'il a fait quelque enchantement pour nuire à sa santé ».

Antécédents personnels.

Lorsque dans une famille les enfants naissent aussi malingres que dans celle d'Henri II et de Catherine de Médicis, lorsque le fils aîné est chétif, que le second meurt deux ans après sa naissance, il devient indispensable de veiller sur la santé ultérieure du troisième en lui épargnant dès son jeune âge toutes les causes de fatigue et d'épuisement.

Charles IX, sous la direction de son précepteur Amyot, le célèbre traducteur de Plutarque, et de son gouverneur, M. de Sipierre (3), parut préluder à son futur règne par des

(1) C. F. *Procès criminel contre la Môle, Coconnas* ... in *Archives de l'Histoire de France*, 1^{re} série. T. VIII.

(2) *Lettres de Catherine de Médicis*, Tome IV., p. 296-297.

(3) A la mort de Sipierre, ce fut Gondi, maréchal de Retz, italien de mœurs légères, qui fut nommé son gouverneur.

études sérieuses : son éducation fut cultivée et l'on sait qu'il aimait les arts, la musique et tournait le vers français avec assez d'habileté.

Malheureusement, gâté par sa mère, il s'adonna de bonne heure et avec une ardeur inconsidérée à son penchant pour les exercices corporels. Il était bon joueur au ballon, élégant danseur et devint bientôt un excellent écuyer ; dès lors il ressentit pour la chasse une véritable passion, passant ses nuits presque sans sommeil pour être le premier à l'aube sur la piste et chevauchant furieusement par tous pays et par tous les temps.

Restait-il enfermé dans son palais, il battait le fer, forgeait des armures et tirait l'épée sans relâche, « ce qui le rendait moins sujet aux femmes » dit De Thou, qui prétend qu'il n'en a jamais aimé qu'une seule en sa vie, Marie Touchet, sa maîtresse. D'Aubigné prétend au contraire qu'il était « acharné à toutes sortes d'amour ». On voit qu'en cela De Thou n'est pas d'accord avec les autres historiens, qui accusent Charles IX de s'être « fait un jeu de corrompre les femmes et les filles ». Brantôme affirme même qu'il avait contracté une maladie vénérienne, la syphilis peut-être. Nous ne saurions le contester, la vie licentieuse de la cour nous autorise à le croire, bien que De Thou se fasse pour ainsi dire garant de la bonne conduite du roi. Mais Brantôme va un peu loin quand il dit que c'est cette maladie vénérienne qui conduisit le roi au tombeau : elle a pu y contribuer, mais indirectement.

En dehors de ces écarts fort nuisibles, il était sobre, buvait rarement du vin, mangeait peu, ne dormait guère.

Depuis la Saint-Barthélemy, surtout, son sommeil était souvent troublé par des rêves et des visions pénibles.

« Il estoit grand de taille, mais un peu vouté, avoit le visage pâle, les yeux jaunastres, bilieux et menaçants, le nez aquilin et le col un peu de travers. » (1). — « Le reste de son corps estoit assez bien proportionné ; il avoit seulement les jambes un peu débiles ou moins grosses eu égard au reste des proportions supérieures de son corps, à quoy aussy on doit sa valétudinaire indisposition qui estoit si très grande qu'à peine le voyoit on un seul mois sans être indisposé » (2). De Thou trouvait au roi la taille belle, le regard fier, le visage pâle et plombé, le corps bien proportionné.

Si l'on contemple attentivement le buste de Charles IX fait en 1568 par Germain Pilon quand le prince avait dix-huit ans (3), on trouve le corps un peu vouté et la tête légèrement inclinée à gauche. L'embompoint est normal, le visage est ovale, le nez fort et un peu pointu, le sillon nasolabial peu marqué. Les buccinateurs sont développés, l'orbiculaire de la lèvre supérieure proëminent à cause de l'exercice violent de ces muscles dans l'action de sonner de la trompe, ce que le jeune roi faisait souvent et avec assez d'habileté. Les lèvres sont pincées, les cheveux sont courts.

(1) *Histoire de Charles IX* par PAPIRE MASSON, in *Archives curieuses de l'histoire de France*, première série, Tome VIII, page 351.

(2) SORBIN, *loc. cit.* p. 297.

(3) Ce buste au Musée du Louvre, dans les salles de sculpture de la Renaissance, et porte le numéro 130.

assez abondants, le visage est encore imberbe. L'ensemble de la physionomie a quelque chose de lymphatique et l'on éprouve en le contemplant un sentiment glacial tout particulier, sans doute en se rappelant les actes de Charles IX. La tête est large sur les côtés, indice de destructivité selon les phrénologues ; les lèvres, pincées comme celles de Robespierre, indiquent une cruauté inexorable.

Son caractère répondait assez bien à cet état physique, rendu vigoureux par la volonté, mais toujours faible par constitution. Sous le rapport moral, son éducation laissait beaucoup à désirer : le jeune prince était cruel ; dès son enfance, il avait assisté au carnage des bêtes fauves et cette vue, loin de lui déplaire, paraissait même avoir pour lui beaucoup d'attrait. « Comme Catherine de Médicis, il estoit, nous apprend de Thou (1), d'un tempérament colére et emporté et l'exercice continuel et violent du cheval, joint à la fatigue des veilles fortifioit encore ce penchant, en sorte que, malgré sa dissimulation profonde, il se laissoit parfois emporter à une sorte de fureur... De plus, il juroit et parjuroit sans grand scrupule... Blasphémer le nom de Dieu, déguiser sa foi et sa religion. voilà ce qu'on lui avait enseigné de bonne heure comme un jeu ». Il ne faisait d'ailleurs que suivre les tristes habitudes de la cour dont les mœurs à cette époque étaient très relâchées.

A l'exagération de ces exercices physiques trop violents

(1) *Histoire universelle de S.-A. DE THOU*, traduite de l'édition latine de Londres, 1734. Vol. VII, p. 66.

pour cette faible organisation, n'allaient pas tarder à s'ajouter les ennuis d'un règne qui passe à juste titre pour l'un des plus troublés et des plus néfastes de notre histoire. Fourbe et dissimulé, mal conseillé de toutes parts, Charles IX commettait bientôt la Saint-Barthélemy (24 août 1572) qui n'eut son pendant qu'un siècle plus tard à la révocation de l'Edit de Nantes (1685). Depuis il dormait très mal : son sommeil était interrompu par d'atroces cauchemars et le chant de ses pages ne parvenait pas à le rendormir (1).

Le roi était sujet à des hémorrhagies fréquentes qui le reprirent, vers Noël 1575. On connaît l'histoire de la fameuse saignée faite par Portal, saignée qui fut suivie de symptômes effrayants et dont Ambroise Paré contribua à arrêter les effets ; elle n'eut ailleurs aucune influence sur sa santé. C'est à cette cure qu'on attribue généralement l'attachement du roi pour son chirurgien. Mais telle n'est pas l'opinion de Brantôme (2) : il prétend que Charles IX affecté d'une maladie vénérienne recevait des soins d'Ambroise Paré. C'aurait été l'une des raisons pour lesquelles le chirurgien échappa au massacre de la Saint-Barthélemy.

Après l'état de surexcitation dans lequel se trouvait Charles IX depuis deux jours, il tomba dans l'affaiblissement eut des remords, de la fièvre, des hallucinations. Le soir ou lendemain le roi le fit appeler : « Ambroise, lui dit-il, je ne scay ce qui m'est survenu depuis deux ou trois jours ; mais je me trouve l'esprit et le corps grande-

(1) DE THOU, *loc. cit.*

(2) BRANTÔME. Edit. 1787, VII, p. 204.

ment esmeus, voire tout ainsi que si j'avois la fiebvre, me semblant à tous moments, aussi bien veillant que dormant, que ces corps massacrez se présentent à moy, les faces hydeuses et couverts de sang; je voudrois quel'on n'y eust pas compris les imbécilles et les innocents (1). »

Cet état ne dura pas ; on lui conseilla de chercher des distractions dans la chasse à laquelle il se livra avec plus d'ardeur qu'auparavant. Il eut d'ailleurs des hallucinations à plusieurs reprises, notamment peu de temps avant son mariage : « Ainsy qu'il estoit à la chasse dans la forest de Rqan très belle et plaisante, un feu s'apparut à luy de la hauteur d'une picque ; le roy sans s'estonner et fort asseuré met la main à l'espée, poursuit ce feu luy tout seul jusqu'à ce qu'il s'évanouist (2) ». Ainsi, remords, débauchés, emportements violents, courses forcenées à cheval, matinées entières passées à sonner du cor, excès de chasses, toutes ces causes physiques, physiologiques, psychiques et morales, jointes aux antécédents de famille, altérèrent la santé du jeune roi. Il y en avait assez pour préparer le lit de la tuberculose.

Evolution

L'année suivante (1573), son frère le duc d'Anjou ayant été élu roi de Pologne se disposa à quitter la France pour

(1) *Mémoires de SULLY*, dans la Collection des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France* par MICHAUD et POUJOULAT. T. III. Ch. VI, p. 16.

(2) BRANTOME, *loc. cit.*

se rendre dans ses états. Charles, qui était le 28 septembre à Villers-Cotterets, voulut l'accompagner jusqu'à la frontière ; mais il fut forcé par des hémoptysies de s'arrêter à Vitry et de s'y aliter (octobre-novembre). Ces hémoptysies avaient déjà apparu jadis lorsqu'il sonnait trop du cor ; mais, cette fois, sa maladie était sérieuse ; on la jugea tout au moins telle « car elle l'empescha d'aller plus avant et donna sujet à beaucoup de gens de vouloir divertir le roy de Poullogne de poursuivre plus avant son voyage, lui remontrant l'estat incertain de la maladie du roy, provenant du poulmon qui apportait souvent des accidents périlleux (1) » — « Il commença, dit d'Aubigné, à se trouver mal d'une fièvre lente qui croissoit tous les jours, ce qui donna de quoy deviser à toutes sortes de gens accordans à cette maladie les menées de la Reyne-mère pour prolonger le partement du Roy de Poullogne jusques après l'hiver. »

Peut être eut-il la variole à cette époque, car il fut malade, dit Sorbin, « d'une ebullition de sang que d'aucuns estimaient petite vérole ». Toutefois, cela est fort peu probable et cette ébullition de sang ressemble fort en l'espèce à une violente hémoptysie.

De Vitry, Charles, toujours souffrant, fut transporté à Saint-Germain-en-Laye; les hémoptysies étaient plus abondantes et plus fréquentes et quelques-uns des médecins du roi s'en inquiétèrent. Mais il ne s'y trouva guère en sûreté : le duc d'Alençon machinait contre lui le complot du Mardi-

(1) *Mémoires de CHEVERNY*, in *Collection des Mémoires relatives à l'Histoire de France* PETITOT. T. XXVI, p. 53.

Gras. Mais Catherine de Médicis veillait, le complot s'ébruita « Elle fit venir dans sa chambre le duc d'Alençon qui eut peur, plia sous son ascendant et nomma ses complices ; elle mit immédiatement la cour sur pied ; le départ eut lieu la nuit sous la protection des Suisses. Le roi malade fut emporté dans une litière et on se retira en tumulte et avec précipitation à Vincennes dont le château était à l'abri d'un coup de main (1) ». Toutefois, « l'ennuy fut si grand au cœur du Roy Charles le Débonnaire que finalement après s'être retiré à Paris et de Paris au bois de Vincennes, la maladie qu'il avait eu en ses poumons se rengregea et, accompagnée d'un foyer altéré et mal attrempé, receut une inflammation si grande et véhémence que les effets ont fait paroître (2). »

Vers le mois de mai 1574, il s'alita et reçut les soins de Jean Mazille (3). Son premier médecin réunit ses confrères de la Faculté et « par telle consultation fut advisé qu'il seroit purgé et soigné ; ce que fut exécuté mais en vain, car ses forces diminuoient à vue d'œil et le voyoit-on descroître, pressé d'une courte haleine qui l'a accompagné jusqu'à la mort (4) ». Outre une insomnie constante, hantée de cau-

(1) DARESTE, *Histoire de France*, T. IV, p. 305.

(2) SORBIN, *loc. cit.*, p. 283.

(3) JEAN MAZILLE était de la Faculté de Montpellier : il exerçait sa profession à Beauvais et avait été introduit à la cour par le Cardinal de Chatillon, dont il était le médecin. Il devint successivement celui de Henri II, de Catherine de Médicis et de Charles IX et, étant tombé en défaveur après la mort de ce roi, il quitta la cour et vécut dans la retraite.

(4) SORBIN, *loc. cit.*, p. 283.

chemars épouvantables, « il avoit une fièvre continue, la respiration gênée, une expectoration sanglante, les yeux caves, la face livide, les pommettes rouges, les lèvres brûlantes, une fièvre ardente (1). » De continue, la fièvre devint tierce, puis quarte, puis héctique avec frissons.

Les médecins ne purent poser un diagnostic ferme et le traitement fut bien insignifiant. « Tant il y a qu'ils y perdirent leur latin, d'autant qu'ils ne peurent jamais bien cognoistre sa maladie, car il lui survint une fièvre erratique qui tantost estoit quarte, tantost continue, et pensoit M. Mazille, son premier médecin, qu'il se porteroit de bien en mieux, ainsi que la fièvre diminueroit (2) ».

Cette ignorance des vraies causes de la maladie était bien faite pour donner du corps aux bruits les plus absurdes qui circulaient à la Cour et dans le peuple, bruits qui prirent une forte consistance lorsqu'on apprit que « aux extrêmes douleurs, il sortoit du sang par les pores de la peau de ce jeune prince, presque en tous les endroits. (2). »

Terminaison

Ce qui est certain, c'est que Charles IX allait de plus en plus mal. Brantôme, cet indiscret courtisan nous raconte que malgré sa maladie, le roi eut des rapports avec sa femme, ce qui hâta sa terminaison : « Aulcuns ont voulu

(1) D'AUBIGNÉ, *Histoire universelle*.

(2) *Œuvres complètes de BRANTÔME*. Paris, 1869. Charles IX, page 271.

dire que durant sa maladie il s'échappa après le royne sa femme et s'y eschauffa tant qu'il en obregea ses jours, ce qui a donné subject de dire que Venus l'avait faict mourir avec Diane, ce que je n'ai sceu croire (1) ». Le 26 mai, le roi était toujours alité et le mieux ne se faisait pas sentir. Il fit demander le Comte de Cheverny, un de ses officiers, pour s'entretenir avec lui des affaires de l'Etat « Pendant les derniers jours de sa vie, dit-il, le roy me faisant un jour cet honneur de me parler dans son lit et voyant que malaysément il respiroit et prenoit son vent, je jugeay et aperçus qu'il estoit fort proche de sa mort, veu les advis particuliers que j'avois à toute heure de sa disposition (2) ».

Cheverny fut inquiet de l'état dans lequel il trouva le roi et en fit part à la reine-mère, à cause de l'absence de son troisième fils Henri qui était en Pologne. Catherine, fort confiante en ce que disaient les médecins, ne voyait pas la gravité de la position du roi. Cependant, d'après les instances de Cheverny, elle demanda qu'une consultation eut lieu le lendemain.

Le 27 mai, cette consultation, à laquelle prirent part les médecins Mazille, Simon Pietre et Legrand, se fit en présence du chancelier de Birague et des conseillers de Morvilliers et de Limoges; Cheverny, par discrétion, refusa

(1) D'après Sauval, qui avait entre les mains un excellent manuscrit de Brantôme, les quatre mots *La Royne sa femme* auraient été mis par un éditeur, à la place des trois initiales L. R. M. (la reine Margot), car le bruit courait que Charles IX avait des rapports incestueux avec sa sœur Marguerite de Valois.

— Voy. PIERRE DUFOUR, *Histoire de la prostitution*, T. V, p. 354.

(2) CHEVERNY: *Mémoires* in *Panthéon littéraire*, p. 232.

d'y assister ; on établit que la maladie du roi était une simple fièvre tierce sans aucun danger. Ainsi, ni l'expectoration ni les hémoptysies, ni la dyspnée n'éveillèrent l'attention des consultants sur les organes thoraciques, et pourtant on savait que le roi toussait souvent ; mais on avait l'esprit tourné d'un autre côté.

« Sur ces entrefaites. et comme le mal s'augmentoît de plus en la personne dudit Seigneur Roy, lui print appétit de boire. Ce qu'ayant fait, lui survint un grand vomissement de matière gluante, jaunastre et fort noire; puis entra en un grand frisson qui luy donna tel travail et peine qu'il n'y avoit celui qui n'aist grande compassion de tant voir endurer son prince. Cela passé, Sa Majesté demanda la Royne sa mère et la Royne sa femme.... Lors il rentra derechef en ces accès de vomissements et frissons et de plus en plus se sentant abaisser et diminuer ses forces pria qu'on ne lui parlast plus que de prières et oraisons (1) ». Catherine en effet venait de lui annoncer la prise du comte de Montgomery qui, on le sait, avait tué Henri II dans un tournoi et s'était étonnée de ce que la nouvelle de cette arrestation eut laissé le roi tout à fait indifférent.

Et cependant, malgré ses souffrances et ses remords, Charles IX se cramponnait à la vie en désespéré. « Le vendredi dont il mourut le dimanche ensuivant (28 mai), sur les deux heures de l'après-midi, ayant fait appeler Mazille son premier médecin et se plaignant des grandes douleurs

(1) *Le vray discours des derniers propos mémorables et trespas du feu Roy de très bonne mémoire, Charles neufvième*, Paris, 1574.

qu'il souffroit, luy demanda s'il n'estoit pas possible que luy et tant d'autres grands médecins qu'il avait en son royaume luy pussent donner quelque allègement en son mal, car je suis, dit-il, horriblement et cruellement tourmenté. A quoy Mazille répondit que, tout ce qui dépendoit de leur art, ils l'avoient fait et que même, le jour de devant, tous ceux de leur Faculté s'estoient assemblez pour y donner remède ; mais que pour en parler à la vérité, Dieu estoit le grand et souverain médecin en telles maladies auquel il falloit recourir. — Je crois, dit le Roy, que ce que vous dites est vray et n'y savez autre chose. Tirez moi ma custode que j'essaye à reposer. — Et à l'instant Mazille étant sorty et ayant fait sortir tous ceux qui estoient en sa chambre, hormis trois, savoir La Tour, Saint Pris et sa nourrice que Sa Majesté aimoit beaucoup encor qu'elle fut huguenote, comme elle se fut mise sur un coffre et commençoit à sommeiller, ayant entendu le Roy se plaindre, pleurer et soupirer, s'approcha doucement du lit, et tirant sa custode le Roy commença à lui dire, jettant un grand soupir et larmoyant si fort que les sanglots lui interrompoient la parole : Ah, ma nourrice, ma mie, ma nourrice, que de sang et que de meurtres ; oh ! que j'ay suivi un méchant conseil ! Oh mon Dieu, pardonne moi et me fais miséricorde s'il te plaist ! Je ne sçais où j'en suis tant ils me rendent perplexe et agité. Que deviendra tout cecy ? Que feray-je ? Je suis perdu, je le vois bien.

« Alors la nourrice lui dit : Sire, les meurtres soient sur ceux qui vous les ont fait faire ; mais de vous, Sire, vous

n'en pouvez mais ; et puisque vous n'y prestez pas consentement et en avez regret, croyez que Dieu ne vous les imputera jamais et les couvrira du manteau de la justice de son fils auquel seul faut qu'avez vostre recours. Mais pour l'honneur de Dieu, que Votre Majesté cesse de larmoyer. Et sur cela, luy ayant été quérir un mouchoir pour ce que le sien étoit tout mouillé de larmes, après que Sa Majesté l'eust pris de sa main, luy fit signe qu'elle s'en allat et le laissat reposer (1) ».

Le rôle de la femme de Charles IX, Elisabeth d'Autriche, est bien effacé dans toute cette maladie. Brantôme seulement (qui estimait beaucoup la jeune reine) lui a consacré (2) un chapitre fort élogieux dans lequel il nous la représente comme une épouse modèle malgré les fautes et les torts de son royal époux.

Le 29 mai, au matin, il y eut un peu d'amélioration, car Brantôme rapporte que « le jour avant sa mort, il se portoit très bien ; nous croyons tous qu'il s'en alloit guéry. » Charles IX s'occupa des affaires de l'Etat, de la régence...

La nuit du 29 au 30 mai, le roi foit appeler de nouveau Mazille à cause des douleurs qu'il éprouvait. Aucun auteur de l'époque, si ce n'est d'Aubigné, ne parle de ces hémorragies cutanées qui furent le prélude de la mort de Charles IX : « Aux extrêmes douleurs, dit-il, il sortoit du sang par les pores de la peau de ce prince, presque en tous endroits. » Si ce phénomène eut existé, comment expliquer le silence

(1) L'ESTOILE, *op. cit.* T. XLV, p. 85-87.

(2) Dans son livre *Des Dames Illustres*.

des historiens contemporains à ce sujet ? Comment aussi expliquer les paroles rassurantes du médecin Mazille à la reine-mère Catherine. Et d'ailleurs les hémorragies extracutanées sont un phénomène trop rare pour ne pas attirer l'attention des médecins et cela d'une manière toute spéciale.

Le 30 mai, jour de la Pentecôte, le médecin assure encore à Catherine que le roi guérira, qu'il n'a qu'une crise et cependant Charles IX venait de signer l'ordonnance conférant la régence à sa mère. Deux heures après la visite du médecin, la reine-mère s'était rendue à la messe du château de Vincennes, mais Mazille vint la prévenir pendant l'office que le roi était très mal (1).

Vers midi, vomissements et frissons. L'agonie commença aussitôt et la mort arriva vers trois heures et demie de l'après midi. Charles IX était âgé de 24 ans moins un mois et avait régné près de treize ans et demie.

Autopsie

Il était très important de faire l'autopsie du cadavre pour savoir quel degré de créance on devait accorder aux bruits malveillants qui circulaient. Elle eut lieu le lendemain de la mort. Le premier médecin et le premier chirurgien assistés des médecins et chirurgiens ordinaires se

(1) CHEVERNY.

trouvaient à l'ouverture du corps, ainsi que le grand chambellan, le premier gentilhomme de la chambre, le maître de la garde robe, accompagnés des premiers valets de chambre et des valets de la garde robe.

Le corps est posé sur une table couverte d'un grand linceul et Mazille commande aux chirurgiens d'en faire l'ouverture; on en dresse procès verbal, puis le corps est embaumé par les chirurgiens, puis moulé et exposé dans une chapelle ardente. Guillemeau, qui dans la circonstance assistait Ambroise Paré, nous en a laissé la relation suivante : (1)

Rapport du corps mort du feu Roy Charles IX, lequel comme il a esté fait en latin, je l'ay ainsi voulu mettre :

« L'an du Seigneur 1574, la veille des calendes de Juin (31 mai), a été faite l'autopsie du corps de Charles IX, très chrétien roi de France, avec l'assistance des médecins soussignés et des chirurgiens qui l'ont exécutée.

« Voici ce qui a été soigneusement observé et reconnu :

« Tout le parenchyme du foie est desséché, exsangue et tirant sur le noir depuis les parties les plus externes des lobes jusqu'à leur surface plate.

« La vésicule biliaire est vide, affaissée sur elle-même, noirâtre; la rate est saine. L'estomac et le pyllore sont sains; le colon était jaunâtre, les autres parties de l'intestin étaient saines.

(1) *Les Œuvres de chirurgie de J. GUILLEMEAU*. Rouen. 1649, p. 856.

« L'épiploon était de mauvaise couleur, très friable, rompu par places et entièrement dépourvu de graisse. Les reins, les uretères, la vessie étaient sains. Le cœur était flasque et mou, tout le liquide qui se trouve ordinairement dans le péricarde ayant disparu.

« Le poumon gauche adhérait tellement aux parois thoraciques dans toute son étendue qu'on ne put l'enlever sans déchirer et arracher sa substance qui était en putrilage. On y trouva une vomique rompue (1) d'où s'échappa une humeur purulente putride et de mauvaise odeur en telle quantité qu'elle a dû refluer dans la trachée-artère et causer une mort rapide et imprévue en mettant obstacle à la respiration.

« L'autre poumon n'était pas adhérent, il était plus volumineux qu'à l'état normal, de même que le gauche le dépassait en matière (?) gonflé et distendu, il présentait une notable corruption. Il était pourri dans sa partie supérieure et rempli d'humeur pituiteuse, muqueuse, spumeuse, se rapprochant du pus.

« Le cerveau était sain.

« *Les médecins qui y assistaient : Mazille, Vaterre, Alexis Gaudinus, Vigor, Le Fèvre, S. Pont, Piètre, Brigard, La Fille, Duret.*

« *Les chirurgiens du roi qui firent l'autopsie : Paré, d'Amboise, Du Bois, Portal, Eustache, Dionneau, Lambert, Cointre, Guillemeau.* »

(1) Le mot *vomique* (*vomica*) désignait: a) l'acte de rendre du pus par les bronches en faisant des efforts pouvant amener le vo-

Conclusion

Les médecins ignorèrent toujours la véritable nature du mal. Mazille, qui ne pouvait pendant la vie reconnaître à des signes certains la maladie de poitrine, pensa toujours à une mauvaise fièvre tierce ou quarte, ne songeant même pas à la consommation pulmonaire que l'on connaissait cependant à l'époque où il vivait et dont les symptômes auraient dû lui ouvrir les yeux. Quant à Ambroise Paré, qui d'ailleurs n'était appelé que pour les cas chirurgicaux et qui dut probablement, en sa qualité de premier chirurgien, faire lui-même l'autopsie sous les ordres de Mazille (tout art manuel étant repoussé et fort méprisé par ces médecins que Molière allait bientôt fustiger), il se soucia fort peu de donner son avis aux quémandeurs plus ou moins intéressés qui vinrent l'assiéger. Brantôme dit, en parlant de cette mort: « Le jour ensuivant, son corps fut ouvert en présence du magistrat et n'y ayant esté trouvé en dedans aucune meurtrissure, ni tache, cela ôstâ publiquement l'opinion qu'on avait du poison. M. d'Estrosses (Strozzi) et moi en demandâmes advis à Maitre Ambroise Paré, son premier chirurgien; il nous dist en passant et sans longs propos qu'il estoit mort pour avoir trop sonné de la trompe à la chasse du cerf, qui lui

missemment (sens encore en usage aujourd'hui). — b) l'altération pulmonaire, la caverne d'où provient le pus rejeté par les bronches.

avoit tout gasté son pauvre corps; et ne nous en dist pas plus. Sur quoi aucuns prirent subject de faire pour son tombeau ces deux vers.

Pour aimer trop Dianè et Cythérée aussy,
L'une et l'autre m'ont mis dans ce tombeau icy.

« Ainsi Dieu punit les forfaitz de loing, ajoute-t-il, secrettement sans qu'on y donne garde »... Charles IX venait d'en faire la triste expérience.

Nous ne nous arrêterons pas à discuter l'hypothèse d'un maléfice; mais le poison existait-il? Charles IX mourut-il empoisonné? Les partisans du poison, tous les courtisans, qui avaient intérêt à flatter la reine-mère pour la rendre complice de rancunes qu'elle ne demandait qu'à partager, insistèrent sur ce fait que le cœur était desséché, brûlé en quelque sorte, et que le péricarde, à l'inverse de ce qui existe ordinairement, ne renfermait pas de liquide. Si l'on veut bien admettre que régulièrement on ne trouve jamais dans cette séreuse, sauf dans le cas où le cœur et son enveloppe sont altérés, plus de 15 à 20 gr. de sérosité, on comprendra facilement que l'absence d'une si faible quantité de liquide, constatée par des anatomo-pathologistes aussi peu avancés que les médecins et chirurgiens du temps de Charles IX, n'ait véritablement aucune importance.

D'ailleurs, les lésions qu'il portait étaient plus que suffisantes pour entraîner la mort et l'examen des organes fut assez complet pour ne pas hésiter. Un seul point paraît obscur dans les résultats fournis par l'autopsie, dont le rapport est trop laconique pour satisfaire un médecin quelque peu anatomiste: c'est la coloration toute spéciale

du foie qui, mal interprétée, pourrait donner prise à la confusion. S'il ne s'agit pas de la dégénérescence graisseuse qu'on rencontre assez fréquemment dans la phthisie pulmonaire, cet état du foie est dû à des altérations cadavériques. Tous ceux qui sont familiers avec la pratique des nécropsies savent, en effet, que les parties externes et convexes du foie présentent dans presque tous les cas une teinte violacée (*nigricans*, dit le texte) indépendante de toute altération pathologique. C'est également à une transsudation *post mortem* de la bile à travers les parois de la vésicule que le colon devait sa coloration jaune.

Y a-t-il des stigmates tertiaires de la syphilis dont un contemporain accusait le roi d'être infecté? Nous ne le pensons pas, car le rapport ne signale ni les dépressions ni les cicatrices caractéristiques. A cette époque, on ignorait ces lésions anatomo-pathologiques, mais on les aurait sans doute signalées sans en comprendre la signification. Que le roi ait eu la syphilis, nous ne le nions pas, mais la marche de la maladie et l'autopsie n'ont rien révélé à ce sujet.

Quant aux sueurs de sang dont parle d'Aubigné (et qui sont passées sous silence par tous les médecins et chirurgiens du temps), elles peuvent se rapporter à l'hémathydrose, affection très rare. Mais, si l'on considère que Charles IX était malade depuis huit grands mois, qu'il avait des désordres tant dans l'appareil pulmonaire que dans tout l'organisme, à cause des toxines déversées dans son sang, on ne tardera pas à être convaincu qu'il y avait anémie profonde et que ces prétendues sueurs de sang ne doivent être que des tâches de purpura hémorragique que l'on observe si fréquemment dans toutes les cachexies en gé-

néral et dans la tuberculose pulmonaire en particulier : elles n'ont été qu'un épiphénomène et n'ont nullement causé la mort du roi.

Il est maintenant facile de se faire une idée exacte de la maladie dont mourut Charles IX ; nous avons en main toutes les pièces du procès. Les symptômes observés pendant la vie et sur lesquels nous croyons nous être très suffisamment appesantis ne laissent aucun doute sur l'existence d'une maladie de l'appareil respiratoire. Et quelle autre affection, en dehors de la phtisie pulmonaire, donne lieu à des hémoptysies répétées, à cet amaigrissement progressif, à ces vomissements de matière gluante et jaunâtre lorsque se sont formées les cavernes ? L'affection dont fut atteint Charles IX était donc mortelle, étant donné surtout qu'elle évoluait sur un terrain prédisposé tout particulièrement par hérédité.

Cependant, à proprement parler, ce prince ne mourut pas de tuberculose chronique qui se traduisit à l'autopsie par la grande cavité du poumon gauche, la pleurésie ancienne qui enveloppait cet organe dans son ensemble et les lésions de l'épiploon ; il succomba aux atteintes d'un état fébrile surajouté. Nous avons vu que quelques jours avant sa mort, il avait été tourmenté par de violents frissons accompagnés de douleurs vives qui n'étaient probablement autres que des points de côté. Le poumon droit subissait alors l'envahissement d'une broncho-pneumonie dont les tubercules qu'il renfermait déjà avaient été certainement le prétexte. Le volume considérable de l'organe, la distension de son parenchyme, partout infiltré de matière purulente et de liquides qui l'engorgeaient, ne permettent pas l'erreur.

C'est donc, en résumé, à une broncho-pneumonie entée sur des lésions anciennes de tuberculose pulmonaire que succomba Charles IX.

CHAPITRE V

HENRI III

D'après de Thou, (1) Henri III était né avec une santé robuste que les excès de sa jeunesse avaient un peu altéré. Il faisait deux repas par jour, mangeait beaucoup, ne buvait que du gros vin coupé avec trois quarts d'eau, régime qui lui avait procuré beaucoup d'embompoint. Mais comme il faisait continuellement un exercice modéré, il se maintenait en bonne santé. Cependant, en hiver, il était sujet à des accès de mélancolie dont s'apercevaient seuls les officiers de sa maison ; il devenait alors intraitable. On connaît ses débauches avec ses mignons. Au reste il dormait peu, veillait fort tard, se levait de grand matin et travaillait fréquemment avec son chancelier et les quatre secrétaires d'Etat.

Du mariage de Henri III avec Louise de Lorraine il ne naquit aucun enfant.

Il contracta la Syphilis en Italie à son retour de Polo-

(1) DE THOU, *Historiarum...* Liv. xcvi, p. 671, 677, 178.

gne, ce qui le fit renoncer aux femmes. C'est à partir de cette époque que les rapports entre le roi et ses courtisans cessèrent d'être platoniques. Vers la fin de 1575, Henri III souffrant d'un violent mal d'oreilles se crut empoisonné par son frère, le duc D'Alençon ; il n'en était rien.

L'Assassinat

Au mois de juillet 1589, Henri III était au camp de St-Cloud, près de Paris qu'il assiégeait contre les ligueurs. Paris semblait perdu, la haine du roi monta jusqu'au délire : les Cordeliers décapitèrent son portrait ; des curés envoûtèrent son image sur les autels ; des groupes d'enfants portant des cierges les éteignaient aux cris de : « Dieu, éteignez ainsi la race des Valois ». Pigenat, curé de Saint-Nicolas des Champs, dans l'oraison funèbre des Guise qu'il prononça à Notre Dame, mit dans la bouche de la veuve du Duc en les accomodant aux personnes et au temps les vers fameux de Virgile :

Excoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Qui face Valesios ferroque sequare tyrannos!

Les fanatiques attendaient leur salut d'un coup du ciel. De ce nombre était un jeune jacobin de vingt-trois ans, frère Jacques Clément, né près de Sens. C'était un fils de paysan, simple, rude, grossier, sur qui toutes ces excitations portaient. Il alla consulter un bon docteur en qui il avait confiance, lui demanda s'il était licite de tuer un tyran

et reçut une réponse qui était plutôt encourageante. Il pria, jeuna, mortifia sa chair, eut des visions, entendit les voix et les ordres d'en haut et sortit de ces extases la volonté lucide et tendue à un seul but.

Quand les confidents de son dessein furent bien assurés de sa résolution, ils lui remirent, comme lettre de recommandation auprès du roi, un faux billet en italien du premier président Achille de Harlay, prisonnier à la Bastille. Le comte de Brienne, détenu au Louvre, lui donna sans défiance un passeport qui lui servirait à franchir les lignes royalistes. D'ailleurs sa robe était un sauf conduit dans l'un et l'autre camp.

A St-Cloud, il fut recueilli par le procureur général La Guesle qu'il pria de le présenter au roi pour lui communiquer une affaire d'importance. Le soir il but et soupa gaie-ment avec les serviteurs de son hôte et se servit pour tailler ses morceaux d'un long couteau pointu à manche noir qu'il portait sur lui. On causa des fureurs des moines « L'un des convives luy disant qu'il y en avoit de son ordre six qui avoient (à ce qu'on disoit) entrepris de tuer le Roy, lui froidement, sans changer de couleur, répondit qu'il y en avoit partout et de bons et de mauvais » (1).

Il dormit toute la nuit paisiblement. A sept heures du matin, La Guesle le conduisit à la maison de Gondi, où le roi était logé. Henri III était encore « sur sa chaise, tout débraillé » : il ordonne d'introduire aussitôt le messenger qui apportait des nouvelles de Paris. Clément se prosterne

(1) Cité par MARIÉJOLS in *Histoire de France* de LAVISSE.

et le prie de faire écarter tout le monde, car il a à lui faire une confidence qui ne doit être entendue que de lui seul. Le roi fait signe au grand écuyer Bellegarde et à la Guesle de se reculer et se penche pour écouter. Alors le moine, tirant son couteau de sa manche, le frappe dans le bas ventre, au-dessous du nombril. Le roi pousse un cri, arrache l'arme de la plaie et en frappe l'assassin au-dessus du sourcil. La Guesle se précipite, l'épée nue ; Clément debout, les bras étendus en croix, attendait. Les Ordinaires se jettent sur lui et le massacrent (1^{er} août 1589).

Après avoir appliqué le premier pansement, les chirurgiens firent prendre un remède au roi. Comme il ne rendit pas de sang, ils pensèrent que la faiblesse dans laquelle Henri III était tombé n'était qu'une syncope, que les intestins n'étaient pas lésés et que la blessure n'était pas mortelle. Ils lui promirent que dans dix jours il monterait à cheval.

La journée se passa dans une grande faiblesse. Mais, vers le soir une fièvre très forte se déclara, accompagnée de syncopes fréquentes, de nausées, de sueurs froides, d'une soif vive et de douleurs violentes. Son état était désespéré quand le Roi de Navarre, accouru de Meudon, arriva. Le mourant l'embrassa, le bénit et le reconnut pour son successeur ; mais il l'engagea à se faire catholique. Dès lors il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort qui survint dans la nuit du mardi au mercredi vers les trois heures du matin, après dix-huit heures de souffrance. Le roi était âgé de 38 ans, 10 mois et 13 jours (1).

(1) *Minute originale du procès-verbal de la mort d'Henri III.*

Le logis s'emplit de cris et de gémissements. Les serviteurs pleuraient un maître bon et généreux, les courtisans déploraient la fin des libéralités, les favoris commentaient le deuil de leur ambition. Tous étaient profondément émus de la soudaineté et de l'horreur de cette fin tragique. Dans cette crise de tristesse et de larmes, Bellegarde, un des mignons, raconte d'Aubigné, demanda « pardon à genoux des choses commises auprès du Roy ». D'Epernon coupa court aux aveux « Taisez-vous, vous parlez comme une femme ». Aux pieds même du mort, la honte de sa vie se dressait.

L'Autopsie

Son autopsie fut faite le lendemain avec le cérémonial accoutumé (1).

« Nous soussignez, conseillers, médecins et chirurgiens ordinaires du Roy, certifions que, le jour d'hier, mercredi 2 de ce présent mois d'aoust 1589, environ les dix heures de nuit, suivant l'ordonnance de Monsieur le grand prévost de France et Hostel du Roy, nous avons veu et diligemment visité le corps mort de défunt de très heureuse mémoire et très chrétienne Henri III, vivant Roy de France et de Poullogne ; lequel estoit décédé le même jour, environ les trois heures après minuit, à cause de la playe qu'il receut

(1) GUILLEMEAU, *Œuvres de chirurgie*.

de la pointe d'un couteau au ventre inférieur, au dessous du nombril, partie dextre, le mardy précédent, sur les huit ou neuf heures du matin et à raison des accidents qui survinrent à Sa Majesté très chrétienne, tost aprez icelle playe recue, de laquelle et accidents sus dits nous avons fait plus ample rapport à justice.

« Et pour avoir plus ample cognoissance de la profondeur de ladite playe et des parties inférieures offensées, nous avons fait ouverture dudit ventre inférieur avec la poitrine et teste. Après diligente visitation de toutes les parties contenues au ventre inférieur, nous avons trouvé une portion de l'intestin grêle nommé iléon percée outre en outre de la largeur du couteau, de la grandeur d'un pied, (?) qui nous a été représenté saigneux plus de quatre doigts, revenant à l'endroit de la playe extérieure et profondant plus avant, ayant vidé une très grande quantité de sang épandu par cette capacité, avec gros thrombus ou caillots de sang ; nous avons aussi veu le mésentère percé en deux divers lieux avec incision des veines et artères.

« Toutes les parties nobles, les naturelles et animales contenues en la poitrine bien disposées et, suivant l'âge, bien tempérées et sans aucune lésion. ni vice, excepté que toutes les susdites parties (comme aussy les veines et artères tant grosses que petites) estoient exsangues et vuides de sang, lequel estoit très abondamment sorti hors par ces playes internes, principalement du mésentère, et retenu dedans la dite capacité comme en un lieu étrange et contre nature : en raison de quoy, la mort de nécessité et en l'espace d'environ dix-huit heures est survenue à sa Majesté

très chrétienne, étant précédée de très fréquentes faiblesses et douleurs extrêmes, suffocations, nausées, fièvre continue, altération, soit inaltérable, avec très grandes inquiétudes : lesquelles indispositions commencèrent un peu après le coup donné et continuèrent ordinairement jusqu'au parfait et final syncope de la mort, laquelle pour les raisons et accidents sus-dits, quelque diligence qu'on y eut pu apporter, étoit inévitable.

« Faict sous nos seings manuels, au camp de Saint-Cloud, près Paris, le jeudy matin troisième d'aoust 1584.

Les Médecins qui ont assisté :

Signé : Lefèvre, Dortoman, Regnard, Heroard.

Les Chirurgiens qui l'ont exécuté :

Signé : Sortal, Lavernot, d'Amboise, Vaudelon, Legendre.

Il ne nous paraît pas nécessaire de chercher la cause de la mort dans l'hémorragie interne, ainsi que le procès-verbal semble l'indiquer. La péritonite suraigüe explique tous les symptôme. Mais on peut se demander si le couteau de l'assassin n'était pas empoisonné. Sans remonter jusqu'au meurtre de Sigebert par les envoyés de Frédégonde, il appert que souvent on enduisait de poison la lame des poignards, plusieurs même avaient des ciselures pour retenir plus facilement le liquide toxique, ordinairement à base d'acide arsénieux. Mais il n'est nullement nécessaire de recourir à cette hypothèse et les perforations multiples de l'intestin grêle ont fort bien pu, à elles seules, déterminer la mort de Henri III.

CHAPITRE VI

LE DUC D'ALENÇON

Le cinquième fils de Henri II était François, duc d'Alençon, né le 18 mars 1554.

Brantôme relate ainsi une tentative d'empoisonnement : « En décembre (1583), au moment de la brouille du duc d'Alençon avec la cour, le valet qui servait à boire au prince ayant négligé de faire l'essai du vin, le bruit courut que ce vin était empoisonné, La reine-mère fut obligée, tant sa réputation était bonne, de protester contre l'accusation d'avoir voulu se débarrasser de son fils » (1).

D'autre part, le Duc de Nevers (2) affirme qu'il fut empoisonné par un bouquet que lui fit sentir une dame de ses amies. — De Thou tient au poison, il y revient avec insistance et s'appuie sur la déclaration des médecins

(1) LALANNE : *Brantôme*, p. 256.

(2) NEVERS. *Mémoires I*, p. 163.

« qui avaient trouvé des parties rongées et quelques autres marques de cette nature » (1) — Enfin on peut citer la tentative du valet Blondel (2), mais rien ne prouve que Catherine en ait été l'instigatrice.

Quoi qu'il en soit, l'opinion publique s'émut vivement. En 1587, on arrêta deux personnages, Salcède et Baza, inculpés de tentatives d'empoisonnement contre le feu duc d'Alençon. Le bruit courut alors que Salcède avait été l'âme de la conspiration ourdie contre ce prince par des personnages très hauts placés. À la vérité, il se livrait à des pratiques d'alchimie, fabriquait de la monnaie, peut-être des poisons. Sans autre preuve, on l'arrêta, on le jugea ; pour se disculper, il forgea de toutes pièces un complot et, à la question, il accusa les Guise d'y avoir trempé ; mais avant de mourir, il retracta ses aveux.

Un italien, Baza, que l'on croyait complice, subit ce même sort et fut mis à la torture. De poison, il n'en fut pas autrement question (3). Baza se tua dans sa prison ; la sentence portée contre lui n'en fut pas moins exécutée : son cadavre attaché à la queue d'un cheval fut traîné jusqu'au

(1) DE THOU. *Op. cit.* Liv. LXXIV, p. 184.

(2) L'ESTOILE. *Journal des choses advenues durant le règne de Henri, Roy de France et de Poullogne.* T. I, p. 110.

(3) *Mémoires de J.-A. DE THOU.* Liv. II.

La Fortune de la Cour, 1642, p. 876.

Satyre Ménippée : Harangue de M. D'Aubray pour le Tiers-Etat.

Discours tragique et véritable de NICOLAS SALCÈDE sur l'empoisonnement par lui entrepris sur la personne de Monseigneur le Duc de Brabant, d'Anjou et d'Alençon, frère du Roy.

patibulaire où il fut dépecé, divisé en quatre pièces et accroché à quatre gibets érigés aux quatre principales portes de Bruges.

Antécédents personnels

La constitution du duc d'Alençon était assez délicate. Dans son enfance, il avait eu la petite vérole et en portait de larges cicatrices.

En 1561, après le colloque de Poissy, il fut envoyé avec sa jeune sœur, Marguerite de Valois, à Amboise où il séjourna assez longtemps au milieu d'une société de femmes et de courtisans. En février 1563 — il avait alors neuf ans — Catherine va le voir à Amboise et écrit de là que François est un petit moricaud, ne rêvant que guerre et tempête.

Sa vie fut très accidentée, c'était un mélange de fatigues, d'intrigues et de débauches. — Au physique « il était petit, mais bien fait, le teint brun, le visage un peu bouffi et gâté de la petite vérole » (1).

En 1575, au mois de septembre — il avait 21 ans — à la suite de son mariage manqué avec la reine d'Angleterre (qui avait dix-neuf ans de plus que lui) et de l'échec de son expédition dans le Brabant, il revint à Château-Thierry et établit sa résidence dans le château.

(1) DE THOU. *Op. cit.* Liv. LXXIX, p. 182. T. IX.

Après des vissitudes de toute nature, des voyages, des intrigues politiques, nous le retrouvons neuf ans après à Château-Thierry. Il en repart au mois de février 1584 et arrive à Paris pour y passer le carême, non en des abstinences répétées, mais en des accès désordonnés, L'Estoile raconte quelles furent les folles équipées des princes pendant ce séjour du duc à Paris. « Ils alloient par les rues, déguisés et masqués, rossant les passant, troussant les filles, puis ils se rendirent à la foire de Saint Germain où ils firent force insolences et toute la nuit, jusqu'au lendemain dix heures, coururent par toutes les bonnes compagnies et assemblées qu'ils sceurent être à Paris. »

Evolution

Au commencement de mars 1584, il eut une fièvre qui dura jusqu'au 13, avec des exacerbations thermiques. Elle fut suivie d'hémoptyxies et d'épistaxis « si continuels qu'il falloit assiduellement tenir le bassin auquel il rendoit le cler et pur sang... A la vérité, il regorgeoit assiduellement le sang dans le bassin que je tenois d'une main, et de l'autre, avec le mouchoir j'essuiois son visage et poitrine à cause d'une sueur très abondante, froide et sentant la mort... Comme aussy je luy voiois là les narines resserrées, les yeux cavez et oyois le

ralle et le sang qui l'étouffoit... (1) ». Puis l'hémorrhagie s'apaisa et le sommeil revint.

On en prévint le roi Henri III. La reine-mère Catherine quitta Paris le 14 mars et vint à Château-Thierry. Le duc d'Alençon se rétablit un peu « mais il recheut (1 mai) à cause d'une miette de pain demeurée en sa lnette, qui luy causa un violent tousser et crachement de sang ; de là en avant continua au lict, tantost bien, tantost mal ; toutes fois mangeoit bien, mais rien ne se fortifioit au soubassement du corps ; finalement ce mesme jour les médecins, ayant veu l'opération d'une médecine, eurent meilleure opinion de luy que auparavant... »

Puis, si nous voulons ajouter foi aux bavardages de cour, nous nous trouvons en présence d'historiens racontant que « le sang lui sortoit de toutes les parties du corps, comme à un homme qui se seroit rompu quelque veine en courant à cheval ». C'est de Thou qui nous raconte ce détail qu'il n'a pas vu, puisque près de trente lieues le séparaient du malade.

Il se remit un peu, mais toutefois ne quittait pas la chambre ou le lit. Le vendredi 8 juin, le mal empira et le malade fit son testament (2).

« Sur le soir du samedi 3 juin, fut saisi, à huit heures, d'une courte aleine et d'un mal de costé et, se voyant ainsi atteint sans que personne luy en parlast, m'envoyast quêrir... Or estoit-il assomé d'un dormir léthargique et saisy

(1) BERSON, prédicateur du Roi: *Regret funèbre.....*, p. 10.

(2) *Mémoire de NEVERS*, p. 601.

continuellement de sueurs continues (1) ». Le sommeil lui revint peu jusqu'à onze heures ; il communia.

« Le dimanche 10 juin, sur le midy, Monsieur, frère du roy, mouroit au chasteau de Chasteau-Thierry d'un flux de sang accompagné de fievre lente qui l'avoit petit à petit atténué et rendu tout sec et éthique ; il disoit que depuis qu'il avoit esté voir le Roi, à Caresme prenant, il n'avoit pas porté de santé et que cette veüe avec la bonne chère qu'on lui avoit fait faire à Paris, lui coutoit bien cher, ce qui fit entrer beaucoup de gens en nouveaux discours et appréhensions ; il n'avoit que trente ans... (2) ».

« Ledit jour du lundy, onziesme du dict mois, fust ledict corps visité et ouvert par les chirurgiens, ès presence des medecins de Leurs Majestés et autres et des principaux seigneurs de la suite de mondict seigneur. Et la nuit du lundy au mardy fust ledit corps embaumé mis dans un cercueil en plomb (3). »

. * *

En résumé, malgré des tentatives répétées, le duc d'Anjou vécut probablement à l'abri du poison ; mais le merveilleux et le poison jouaient un rôle important à cette époque.

Mauvais antécédents du côté des ascendants et des collatéraux, puis fatigues, débauches, excès de tous

(1) BERSON, *op. cit.*

(2) L'ESTOILE, *Journal de Henri III*, I, p. 419.

(3) DE MARLE. Il était conseiller et maître d'hôtel du Duc.

genres de la part du prince, voilà pour les causes de la maladie. Le point de côté, la toux, les hémorrhagies abondantes (hématémèses, hémoptysies, épistaxis), la fièvre continue, lente, irrégulière ; voilà pour les symptômes.

L'autopsie laisse beaucoup à désirer, car elle ne précise pas le siège des parties rongées. Est-ce aux poumons, à l'estomac ou dans l'intestin ? Un pareil rapport ne satisferait guère les médecins légistes et les tribunaux d'aujourd'hui. Dans le doute nous ne pouvons nous en référer qu'aux symptômes qui sont ceux de la tuberculose aiguë. C'était du reste l'opinion de la plupart des contemporains.

Ainsi s'éteignit célibataire et sans postérité à l'âge de 30 ans, 2 mois et 23 jours, François duc d'Alençon, de Brabant et Comte de Flandre, dernier rejeton mâle de François I.

CONCLUSION

Voilà donc deux générations éteintes en 72 ans (1517-1589), bien que le nombre des enfants du père et du fils ait été considérable. Voilà une série de princes ou de princesses mourant à la fleur de l'âge; une seule fait exception: Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, morte à 62 ans. Pourquoi si rapidement la mort a-t-elle envahi toute cette race?

On a fait la part trop belle au poison et au merveilleux dans toutes ces morts princières. Il y a une loi de pathologie générale devant laquelle tous doivent s'incliner, princes ou vilains; cette loi, c'est l'hérédité morbide, plus sûre dans les coups qu'elle porte que l'hérédité dynastique dans les couronnes qu'elle décerne. Excès de fatigues chez ceux-ci, débauches chez ceux-là, alliances consanguines chez les autres, voilà les grands agents de destruction des familles princières et bourgeoises. Voilà l'enseignement que nous donne l'histoire de notre pays il y a trois

siècles et demie; voilà l'une des applications politiques d'une grande loi de la pathologie générale.

En résumé, on a beaucoup exagéré l'influence italienne sur les empoisonnements au temps de la Renaissance; le fait le plus en relief est l'importance que prennent, au détriment des poisons végétaux, les poisons minéraux; parmi ceux-ci, le plus usité est l'arsenic, uni parfois (dans la cantarelle) aux ptomaines de la putréfaction.

On a longtemps attribué au poison la mort des fils de Henri II. Ces princes, qui, n'étaient d'ailleurs pas entachés de syphilis héréditaires, moururent:

FRANÇOIS II, arrêté par des végétations adénoïdes dans son développement physique et intellectuel, de méningo-encéphalite consécutive à une otite moyenne gauche chronique;

CHARLES IX, de bronchopneumonie droite, entée sur des lésions anciennes de tuberculose pulmonaire;

HENRI III, de péritonite suraigüe; peu nous importe que le couteau de l'assassin ait été ou non empoisonné, les lésions traumatiques étant assez graves pour expliquer cette mort rapide.

LE DUC D'ALENÇON, de phtisie pulmonaire.

On peut se demander ce qu'il serait advenu de la France si Henri III avait laissé un fils lui succédant. Heureusement, avec Henri IV, nous assistons à la renaissance de la royauté française et le règne des maîtresses après celui des mignons est aussi le symptôme du relèvement de la moralité publique.

Vu : Le Président de Thèse,
CHAUFFARD.

Vu : Le Doyen,
LANDOUZY.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

- Petrus de Abano:** *Tractatus de venenis*. Padoue, 1473. Traduit en français, à Lyon, en 1593.
- E. Alberi:** *Relazioni degli ambasciatori veneti al Senato* (édité da...)
- Archives Nationales:** K, 1487. B. 6. pièces 51, 52 (*Archives de Simancas*) *L'Art d'assassiner les rois, enseigné par les Jésuites à Louis XIV et à Jacques II*, Londres, 1696.
- Agrippa d'Aubigné:** *Œuvres complètes*, par Eugène Reaume et F. de Caussade. Paris 1873.
- Duc d'Aumale:** *Histoire des princes de Condé*, 1885.
- Azam:** *Le caractère dans la santé et la maladie*, 1887.
- Balzac:** *Etude philosophique sur Catherine de Médicis*.
- A. Baschet:** *Diplomatie vénitienne*, Paris 1862.
- Bassompierre:** *Mémoires*, in *Société de l'Histoire de France*.
- Beauveau:** *Mémoires*.
- Du Bellay:** *Mémoires*.
- G. Benoit:** *De l'empoisonnement criminel en général*. Thèse de Lyon, 1888.
- Berson:** *prédicateur du roi: Regrets funèbres*, in-8°. Bibl. Nat. pièce Lh34 226.
- Bibliothèque nationale:** *manuscrit 25351*.
- Nicolas de Bléigny:** *Doctrine des rapports de chirurgie*, Lyon 1684.

Brierre de Boismont: *Des Hallucinations, ou histoires raisonnées des apparitions, des visions, des songes, de l'extase, du magnétisme et du somnambulisme.* Paris, Germer-Baillièrre, 1845.

Bonivard: *De la noblesse et de ses offices ou degrés.*

H.-L. Bordier: *François de Bonivard*, in *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, 2^e série, Tome II, Paris, 1845-1846.

H. Bouchot: *Les femmes de Brantôme.*

Brantôme: *Œuvres complètes*, 15 vol., Londres, 1779.

Brouardel et Gilles de la Tourrette: *Les empoisonnements criminels et accidentels*, Paris, Baillièrre, 1902.

J.-A.-G. Buchon: *Choix de chroniques sur l'histoire de France.*

Cabanès: *Cabinet secret de l'histoire*, Paris, Albin Michel, 4 volumes, 1905.

— *Morts mystérieuses de l'histoire*, Paris, Maloine, 1901.

— *Les indiscrétions de l'histoire*, Paris, Albin Michel, 4 volumes, 1903-1906.

— **et Nass:** *Poisons et sortilèges.* Paris, Plon et Nourrit, 2 vol., 1903.

Calendar of state papers: *Foreign*; London, 1863.

Don Calmet: *Histoire de Lorraine.*

V. Carloix: *Mémoires sur la vie du Maréchal de Vieilleville.*

Chapuis: *Précis de Toxicologie*; Paris, Baillièrre, 1882.

Chereau: *Les médecins de François I^{er}*, in *Union médicale*, 1863, numéros 87 et 88.

Condé: *Mémoires du prince de...*, in collection des *Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, par MICHAUD et POUJOLAT.

Corlieu: *Les morts des rois de France, depuis François I^{er} jusqu'à la Révolution française*, 1892.

— *Etude médicale sur la mort de Charles IX*, Paris 1871.

— *La médecine de l'histoire*, Paris 1872.

Cullerrier: *De quelle maladie est mort François I^{er}?* Broch., in-8°, 1856.

Père Daniel: *Grande histoire de France* (citée par Dufour).

Dareste: *Histoire de France.*

Henri Catherin Davila: *Histoire des guerres civiles de France sous les règnes de François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.* — Traduite de l'italien par M. l'abbé M... , Amsterdam, 1762.

Dejerine: *L'hérédité dans les affections du système nerveux.* Thèse d'agrégation. Paris, 1886.

A. Desjardin: *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane.* Paris 1863.

Dubois (d'Amiens): in *Revue des cours littéraires*, 1868-1869.

Pierre Dufour: *Histoire de la Prostitution dans tous les pays du monde*, Bruxelles, 1861.

Dusolier: *Psychologie des derniers Valois*, Thèse de Lyon, 1895-96

L'Estoile: *Journal des choses advenues durant le règne de Henri III, roy de France et de Poullogne:* in *Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France* par MICHAUD ET POUJOLAT, Paris, 1837.

Féré: *La famille névropathique*, in *Archives de neurologie*, 1887.
— *L'instinct sexuel.*

Comte H. de la Ferrière: *Les chasses de François I^{er}, racontées par Louis de Brézé, précédées de: La Chasse sous les Valois*, Paris 1869.

— *Lettres de Catherine de Médicis*, 1880.

La Fortune de la Cour, 1642.

France médicale du 10 décembre 1900.

Franklin: *Grandes scènes historiques du XVI^e siècle.*

Jules Gauthier: *Histoire de Marie Stuart*, 2^e édition, 1875.

Gilbert: *Essai historique sur les poisons*, 1886.

Gordon: *Histoire d'Alexandre VI et de son fils César Borgia*, 1729. Traduit en français, en 1732.

Lord Ronald Gower: *Tree hundred french portraits representing personages of the court of Francis I, Henri II and Francis II, by Clouet, autoligraphied rom the original...* London, Paris, 1875.

Henri II: *Lettre à d'Humyères*, publiée dans le *Cabinet historique*, 1856.

Henri IV: *Lettres.*

- Hôfer:** *Histoire de la physique et de la chimie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*; 1 vol., Paris, 1872.
- Hugounencq:** *Traité des Poisons*, 1 vol., Masson, 1891.
- Huillard-Bréolles:** *Essai sur le caractère et l'influence de Catherine de Médicis*.
- P. Jacobi:** *Etude sur la sélection dans ses rapports avec l'hérédité chez l'homme*, 1881.
- Jousse:** *Traité de la justice criminelle en France*, 4 vol., Paris, Debure, 1771.
- Kraft-Ebing:** *Psychopathia Sexualis*. Paris 1895, (traduction Emile Laurent), Carré et Naud, éditeurs.
- Léon de Laborde:** *La renaissance des arts à la Cour de France*, 1850.
- Jean Le Laboureur:** *Les Mémoires de Messire Michel de Castelnau, illustrées et augmentées de plusieurs commentaires par...*, Paris 1659.
- Lalanne:** *Œuvres de Brantôme*.
- Littre:** in *Philosophie positive*; septembre, octobre 1867.
- Edmond Locard:** *La médecine judiciaire en France au XVII^e siècle*, Thèse de Lyon, 1901-1902.
- Loiseleur:** *Problèmes historiques*, 1 vol., Paris, Plon, 1882.
- Mariéjols:** *Tome VI, 1^{re} partie, de l'Histoire de France de LA-VISSE: La Réforme et la Ligue, l'Edit de Nantes (1559-1598)*.
- Henri Martin:** *Histoire de France*, Furne, Paris, 1865.
- D^r A. Masson:** *La sorcellerie et la science des poisons au XVII^e siècle*, 1 vol., Paris, Hachette, 1904.
- Papyre Masson:** *Histoire de Charles IX*, in *Archives curieuses de l'Histoire de France*; première série, T, VIII.
- Pierre Mathieu,** conseiller du roy et historiographe de France. *Histoire de France sous les règnes de François I^{er}, Henri II, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII*, par ..., 2 volumes in folio, Paris 1631.
- Maudsley:** *La pathologie de l'esprit*, traduit de l'anglais, par D^r Germouls, Paris, 1883.
- F. de Mézeray:** *Histoire de France*, 1685.

Michaud et Poujoulat: *Collection des Mémoires pour servir à l'Histoire de France*, Paris 1837.

J. Michelet: *Histoire de France au XVI^e siècle, Guerres de religion*, Paris, 1855.

Mignet: *Histoire de Marie Stuart*.

Minute originale du procès-verbal de la mort d'Henri III. Bibl. Nat: manusc.; Supp. Fr., 10196.

Nass: *Les empoisonnements sous Louis XIV.* Thèse de Paris, 1897-1898.

Reine de Navarre: *Mémoires*.

— *Nouvelles lettres*, Paris 1842.

Duc de Nevers: *Mémoires*.

Ambroise Paré: *Œuvres complètes*, publiées par F. Malgaigne; 3 vol. Paris, Baillière, 1840-1841.

Louis Paris: *Négociations relatives au règne de François II*, 1841.

P. Paris et Mennechet: *Histoire de France par les écrivains contemporains*, publiée par..., 1836.

Beaucaire de Péguillon: *Rerum gallicarum commentarii ab anno Christi MCCCCLXI ad annum MDLXXX; opus posthumum, auctore Francisco Belcario Peguillone*, 1625.

Piton: *Un quartier de Paris*.

Pierre de la Place: *Commentaires de l'Estat de la religion et république sous les roys Henri et Francoys second et Charles neufviesme*.

Régnier de la Planché: *Histoire de l'Estat de France, tant de la république que de la religion, sous le règne de François II*, 1 vol., Paris, 1636, édit. Paris et Mennechet.

De La Popelinière: *Histoire de France*, 1582.

J.-B. Porta: *Magia naturalis*; Lyon 1561, Cologne 1562, Francfort 1597.

D^r Potiquet: *La mort de François II, roi de France*, 1 vol., Paris, 1893.

Procès criminel contre La Mole, Coconnas... in *Archives curieuses de l'histoire de France*, I série, T, VIII,

Robert: *Les empoisonnements criminels du XVI^e siècle.* Thèse de Lyon, 1903.

Robiquet: *Paris et la Ligue.*

Ronsard: *Œuvres complètes*, publiées par M. P. Blanchemain, 1857-1867.

Nicolas Salcède: *Discours tragique et véritable de... sur l'empoisonnement par lui entrepris en la personne de Monseigneur le Duc de Braban, d'Anjou et d'Alençon, frère du Roy.*

Satyre Ménippée: Harangue de M. D'Aubray pour le Tiers-Etat,

Sauval: *Mémoires historiques concernant les amours des rois de France*, Paris, 1739, in-12°.

Jean de Serres: *Recueil des choses mémorables advenues en France sous le règne de Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.* Deuxième édition, 1598.

— *Commentaire de statu religionis et reipublicæ in regno Gallix*, 1561-1577, auctore Serrano.

Sorbin: *Histoire universelle des choses advenues pendant le règne du roy Charles IX*; Paris 1574; in *Archives curieuses de l'histoire de France*.

Strack: *Le sang et la fausse accusation de meurtre rituel.*

Sully: *Mémoires ou Œconomies royales de Henri le Grand*, Amsterdam, 1725.

De Thou: *Historiarum sui temporis libri CXXXVIII* (1543-1607), Thuani, Aureliana, 1620, 5 tomes en 4 volumes. Traduit à Londres, en 1734, par Desontaines.

— *Mémoires.*

Tocsins contre les massacreurs et auteurs de contusions en France, Reims 1577.

Tommaseo: *Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France* (recueillies et traduites par...).

N. Tornabuoni: *Correspondance*, in *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, publiées par A. DESJARDIN, Paris 1863.

Trésor de numismatique et de glyptique, Paris 1836. *Médailles Françaises depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Louis XVI*, première partie,

Vatout: *Château de Compiègne.*

Vidal: *Aconit et aconitines, toxicologie.* Thèse de Lyon, 1893.

Vibert: *Précis de Toxicologie.*

*Le Vray Discours des derniers propos mémorables et trespas de
tiès bonne mémoire Charles neufvième, Paris 1574.*

Zacchias: *Questiones medico-legales.* Lipsiæ, impr. E. Rehefeldii, 1630.

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS.....	7
INTRODUCTION.....	9
CHAPITRE I : Les Poisons	13
Poisons minéraux.....	15
Poisons végétaux.....	24
Poisons animaux.....	26
Parfums.....	27
Théorie des poisons.....	28
Diagnostic des empoisonnements.....	32
CHAPITRE II : Antécédents Héritaires	35
CHAPITRE III : François II	43
Symptomatologie.....	44
Diagnostic.....	49
Diagnostic différentiel.....	53
Evolution.....	57
Terminaison.....	64
Conclusion.....	71
CHAPITRE IV : Charles IX	74
Antécédents personnels.....	77
Evolution.....	82

Terminaison.....	85
Autopsie.....	90
Conclusion.....	93
CHAPITRE V : Henri III.....	98
L'assassinat.....	99
L'autopsie.....	102
CHAPITRE VI : Le Duc d'Alençon.....	105
Antécédents personnels.....	107
Evolution.....	108
CONCLUSIONS.....	113
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE.....	115



